



Science et récit policier : les aventures de Harry Dickson

Philippe Jaussaud

► **To cite this version:**

Philippe Jaussaud. Science et récit policier : les aventures de Harry Dickson. Anthropolweb. 2011, pp.1-33. <halshs-00845947>

HAL Id: halshs-00845947

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00845947>

Submitted on 23 Jul 2013

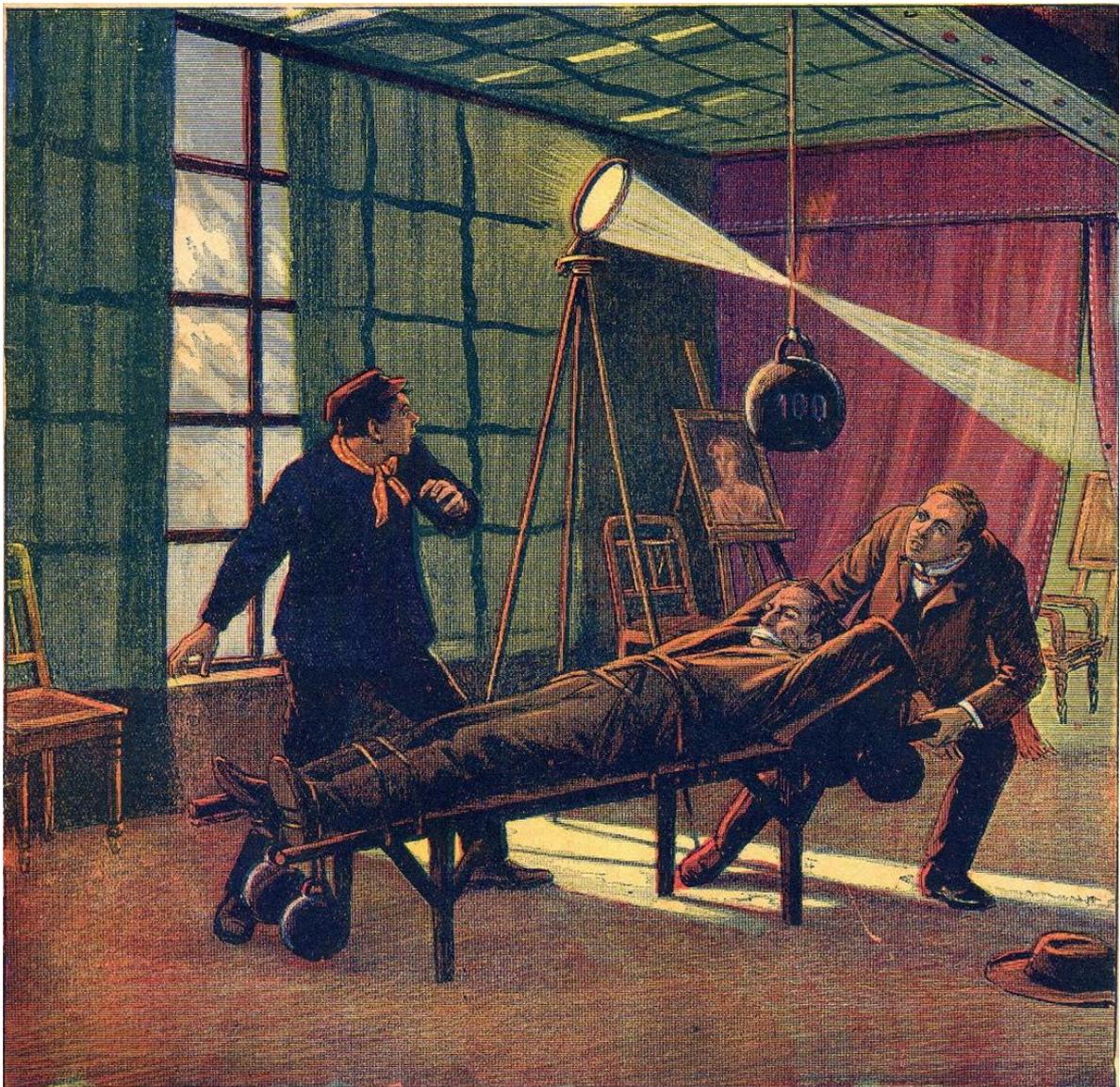
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SCIENCE ET RÉCIT POLICIER : LE CAS DES AVENTURES DE HARRY DICKSON

Philippe JAUSSAUD

Université de Lyon, Lyon, F-63003, France ; université Lyon 1, EMR « Sciences et Société : Historicité, Éducation, Pratiques (S2HEP), Villeurbanne, F- 69622



La place et la fonction de la science dans la littérature de vulgarisation a fait l'objet de nombreuses études. *A contrario*, peu d'investigations ont été réalisées sur la même problématique dans les récits de fiction. Or, certaines de ces oeuvres placent la science au centre de leur propos, sans pouvoir être considérées comme des productions vulgarisatrices, puisqu'il n'existe pas d'intention délibérée de transmettre des connaissances. Il est alors intéressant d'étudier la place, ainsi que la fonction de la science, dans un contexte de pur divertissement. Nous avons choisi pour cela de nous pencher sur le cas du roman policier, lequel constitue - avec les autres romans, sentimentaux, historiques, de science-fiction ou fantastiques - l'un des deux genres littéraires préférés des Français¹. Le roman policier « ancien »² - nous entendons par là antérieur aux années 1950 - a cristallisé notre attention, car dans les œuvres modernes la science se trouve mise en scène avec un tel souci d'exactitude et de pédagogie, que la fiction se confond presque avec la réalité. Notre propos ne fera qu'emprunter la voie magistralement ouverte en 1929 par Régis Messac, explorant les sources historiques et cernant la scientificité du roman policier³.

La réalisation de notre projet nécessitait le choix d'une œuvre importante et riche, excluant les séries de romans policiers déjà analysées dans la perspective qui nous intéresse ou accordant une trop faible place à la science. Agatha Christie présente une vision de la science qui nous est apparue comme trop ciblée sur la toxicologie⁴. Par ailleurs, le cas de Fantômas d'Allain et Souvestre a déjà été envisagé, surtout en lien avec la technique⁵, et Sherlock Holmes a fait l'objet de nombreuses études⁶. Les aventures du Monsieur Lecoq d'Émile Gaboriau, du Rouletabille de Gaston Leroux et de l'insaisissable Arsène Lupin de Maurice Leblanc relèvent quant à elles du genre policier à l'état pur : offrant de trop rares échappées en direction de la science, elles n'auraient pas donné matière à une étude suffisamment étoffée⁷. Un roman feuilleton populaire de Gustave Le Rouge, *Le Mystérieux docteur Cornélius* (1912-1913)⁸, semblait *a priori* intéressant pour notre projet, puisque Blaise Cendrars le considérait comme un « chef-d'œuvre du roman d'aventures scientifico-

¹ Cf. Anonyme (2010) Qui lit quoi ? Les préférences littéraires des Français, *Sciences Humaines*, n°218, pp. 44-45.

² Le roman policier est né au XIX^{ème} siècle. Cf. DUBOIS, Jacques (1985) Naissance du récit policier, in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, pp. 47-55 ; *Ibid*, (2005) - *Le roman policier ou la modernité*, Paris : Armand Colin, 235 p. ; LACASSIN, Francis (1974). *Mythologie du roman policier*, Paris : Christian Bourgois ; LACASSIN, Francis (1991). *À la recherche de l'empire caché*, Paris : Julliard, 366 p. ; LAVERGNE, Elsa de (2009) *La naissance du roman policier français - Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris : Garnier, 413 p.

³ MESSAC, Régis (1929) *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, « Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée », vol. 59, 698 p.

⁴ Le poison intervient comme arme du crime dans plus de la moitié des romans de cet écrivain cf. : JULIEN, Pierre (2004) Agatha Christie, experte en toxicologie, *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, n° 341, p. 148.

⁵ BARILLIER, Étienne (2006) *Les nombreuses vies de Fantômas*, Lyon : Les Moutons électriques, 404 p. ; CHLASTACZ, Michel (1994) Les trains de Fantômas, *La Vie du Rail*, n°2457, pp. 12-25 (N. B. : deux études comparables, sur Agatha Christie et Conan Doyle, ont été publiées dans la même revue) ; GARÇON, Anne-Françoise (2000) Fantômas 1911. L'imaginaire électrique dans le roman populaire, in : *Utopies et électricité, Bulletin d'Histoire de l'électricité*, n°35, pp. 177-196.

⁶ Cf. par exemple, pour la chimie : GRAHAM, R. P. (1945) Sherlock Holmes : analytical chemist, *Journal of Chemical Education*, vol. 22, n°10, pp. 508-510 ; GERBER, Samuel (1983) *Chemistry and crime : from Sherlock Holmes to today's Courtroom*, Washington : American Chemical Society, 158 p. ; O'BRIEN, James (1993) What Kind of Chemist was Sherlock Holmes ? *Chemistry and Industry*, no. 11, pp. 394-398. Pour la médecine légale : WAGNER E. J. (2006) *The science of Sherlock Holmes, From Baskerville Hall to the Valley of Fear, the Real Forensics Behind the Great Detective's Greatest Cases*, Hoboken : John Wiley & Sons, 256 p. Plusieurs disciplines scientifique apparaissent dans les aventures du célèbre détective : zoologie, physiologie, toxicologie, bactériologie, etc. Nous aurons parfois l'occasion de nous y référer, à titre comparatif, dans notre étude.

⁷ Dans *Le mystère de la chambre Jaune* de Leroux, la famille Stangerson et Robert Darzac conduisent des études aussi vastes que mal définies, relevant du domaine des sciences physiques. *Le parfum de la dame en noir*, suite du précédent ouvrage, fournit une évocation de la paléanthropologie. Bien que basées sur des recherches de l'époque, ces références à la science servent surtout à épaissir l'intrigue policière. Arsène Lupin éclaire pour sa part, dans *Les huit coups de l'horloge*, un phénomène de combustion « spontanée » grâce à l'optique : il démontre qu'une carafe d'eau peut concentrer les rayons solaires comme une lentille.

⁸ LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 1, 316 p., vol. 2, 315 p., vol. 3, 441 p., vol 4, 444 p.

policières »⁹. Mais, un corpus bien plus riche quant aux disciplines scientifiques évoquées nous a paru préférable : il s'agit des *Aventures de Harry Dickson*, dues à la plume de Jean Ray¹⁰. Ce dernier auteur, l'un des grands maîtres du fantastique, est aussi considéré comme le fondateur du genre littéraire auquel se rattachent les récits concernés : l'association du policier et du fantastique.

Harry Dickson constitue l'essentiel de la partie « policière » de l'œuvre rayenne¹¹, laquelle inclut aussi le roman *Jack de minuit*¹², ainsi que *Les enquêtes d'Edmund Bell*. Ces dernières, écrites en néerlandais et publiées dans la revue « Bravo » à la fin des années 1930 sous la signature de John Flanders, regroupent une dizaine de nouvelles fantastico-policières¹³ et cinq scénarii de bandes dessinées. Si l'on examine la production littéraire de Jean Ray dans sa totalité, il apparaît que la place dévolue à la science est de très loin la plus importante dans *Les aventures de Harry Dickson*¹⁴.

Ces récits ont été écrits « entre 1933 et 1940, l'une des périodes les plus fécondes de Jean Ray (...). Il mène de front à cette époque des activités de journaliste, de reporter, de nouvelliste, de romancier populaire et d'auteur pour adolescents »¹⁵. *Harry Dickson* connaît d'emblée un vif succès, qui ne s'est jamais démenti jusqu'à ce jour. L'engouement d'un très large public pour l'oeuvre, a même fortement augmenté au cours des vingt dernières années, suscitant de multiples rééditions et adaptations. « Aujourd'hui, Harry Dickson a été élevé au rang de mythe, quoiqu'il n'ait pas l'envergure de Sherlock Holmes, son modèle formel, d'Arsène Lupin, de Fantômas, de Rouletabille ou de Maigret »¹⁶. Plusieurs études, essentiellement sous forme d'articles ou de préfaces, si l'on excepte de rares travaux académiques¹⁷, ont analysé la genèse et le contenu des *Harry Dickson*. L'examen de cette littérature critique montre qu'elle a négligé de cerner, dans le corpus concerné, la place de la science. Or, cette dernière participe au développement de l'intrigue, qu'elle suscite même parfois¹⁸.

Nous aurons l'occasion de nous référer dans notre étude au *Mystérieux docteur Cornélius*, à cause de l'existence de certaines analogies intéressantes avec *Harry Dickson*. De plus, une incursion dans le domaine de la littérature comparée ne peut qu'enrichir une analyse de récit, en lui conférant une dimension supplémentaire.

⁹ LACASSIN, Francis (1991) *op. cit.*, p. 153.

¹⁰ BARONIAN, Jean-Baptiste et LEVIC, Françoise (1981) *Jean Ray - L'archange fantastique*, Paris : Librairie des Champs Élysées, 206 p.

¹¹ Seuls s'y ajoutent un bref roman, *Jack de minuit*¹¹ et *Les enquêtes d'Edmund Bell* (une dizaine de nouvelles).

¹² RAY, Jean (2007) *Jack de minuit*, Bruxelles : Le Cri, 157 p.

¹³ Les enquêtes d'Edmund Bell ont été ensuite publiées chez Lefrancq (Bruxelles), sous la forme de deux volumes regroupant chacun cinq nouvelles : *L'élève invisible* (1985) et *L'ombre rouge* (1987),

¹⁴ Il est possible de retrouver la présence de la science dans d'autres œuvres de Jean Ray. Par exemple les mathématiques de haut niveau apparaissent dans « Les étranges études du Dr. Paukenschlager » des *Contes du whisky* et « Mathématiques supérieures » du *Carrousel des maléfices*. Cf. : RAY, Jean. (2001) - *Malpertuis - Les contes du whisky - Autres histoires noires et fantastiques*, Tournai : La Renaissance du livre, pp. 297-103. Par ailleurs, la zoologie est bien présente dans l'abondante production rayenne. Cf. : RAY, Jean et VAN HAGELAND, Albert (1974) - *Bestiaire fantastique*, Verviers : Marabout, 184 p.

¹⁵ BARONIAN, Jean-Baptiste. (1984). Harry Dickson, mode d'action, in : RAY J., *Trois aventures inconnues de Harry Dickson*, vol. 1, Paris : NéO, pp. 5-7.

¹⁶ BARONIAN, Jean-Baptiste. (1984). Jean Ray, écrivain à géométrie variable, in : RAY J., *Trois aventures inconnues de Harry Dickson*, vol. 2, Paris : NéO, pp. 5-8.

¹⁷ BARONIAN, Jean-Baptiste (1985) Harry Dickson ou les leurres du fantastique, in : RAY, Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 5, pp. 7-9 ; FUZIER, Nadia (1996) Remarques autour de la série Les Aventures de Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain, mémoire de maîtrise, Paris VI Sorbonne, 77 p. ; GRANCHER, Philippe (1985) Harry Dickson ou le détective prométhéen, in : RAY, Jean, *op. cit.*, vol. 9, pp. 7-9 ; JEAN, Jean-Francis (1985), Jean Ray, le sensuel, *ibid.*, vol. 13, pp. 7-8 ; LACASSIN, Francis (1991) *À la recherche de l'empire caché*, Paris : Julliard, pp. 267-306 ; VAN HERP, Jacques (1981-1983) Harry Dickson, collection « Idées et autres », 2 vol., Bruxelles : Recto-Verso, 232 p. ; VAN HERP, Jacques (1985), Harry Dickson et les femmes, in : RAY, Jean, *op. cit.*, vol. 6, pp. 7-11.

¹⁸ Parfois, le comportement énigmatique d'un savant ou ses travaux se trouvent à l'origine de l'aventure. Cf., par exemple, « Les mystérieuses études du Dr Drum », « La chambre orange » ou « La terrible nuit du zoo ».

Nous analyserons la place et la fonction de la science dans *Les aventures de Harry Dickson* en deux temps successifs : des considérations historiques, culturelles et littéraires introduiront l'étude des aspects institutionnels et disciplinaires de la science.

A) - LE MONDE DE HARRY DICKSON

1) - Naissance, écriture et édition des aventures de Harry Dickson

La genèse littéraire et éditoriale des aventures de Harry Dickson est une histoire extrêmement complexe : aussi n'en retiendrons-nous que les éléments principaux, renvoyant le lecteur, pour plus de détails, à une étude exhaustive d'Yves Varende¹⁹, ainsi qu'à une volumineuse préface de Gérard Dôle²⁰.

Les récits qui nous intéressent sont issus des très populaires « dime novels », nés au XIX^{ème} siècle aux Etats-Unis. L'Europe fut vite inondée de ces « romans à quatre sous, aux couvertures mirobolantes, qui coûtaient un dixième de dollar, une « dime », d'où leur nom »²¹. Il s'agissait, par exemple, des aventures de Nick Carter, de Nat Pinkerton, de Lord Lister, de Buffalo Bill et surtout, pour notre propos, des *Dossiers Secrets de Sherlock Holmes*. Édités dès 1907, ceux-ci relataient des enquêtes apocryphes du célèbre détective, qui ne devaient rien à Conan Doyle. Il s'agissait donc d'un cas caractérisé de « piratage ». Une action de justice interdit la poursuite de la publication sous son intitulé initial, mais bizarrement laissa utiliser le nom de Sherlock Holmes dans les textes. Deux cent trente fascicules hebdomadaires de trente deux pages furent édités jusqu'en mars 1911, sous le nom de *Sortis des dossiers secrets du détective mondial*. Notons pour la suite que le maître bénéficiait, dans ses enquêtes, de l'aide d'un collaborateur nommé Harry Tackson. Les couvertures des fascicules charmaient le regard par des scènes hautes en couleurs, dues au pinceau d'un artiste poméranien : Alfred Roloff (1879-1951). Celui-ci transmit plus tard le relai à des artistes anonymes qui conservèrent son style²².

La plupart des fascicules de dime novels destinés aux lecteurs européens, écrits en langue allemande, furent traduits en français par la firme Eichler installée à Paris. Holmes poursuivit alors sa carrière dans *Les dossiers secrets du roi des détectives*²³, dont une maison d'édition hollandaise basée à Amsterdam racheta les droits en 1915. La traduction en français fut décidée, afin d'être distribuée en Belgique et en France. Constatant la médiocrité des premières versions françaises, le diffuseur belge sollicita en 1929 les services de Raymond de Kremer, alias John Flanders, alias Jean Ray (1887-1964)²⁴. Mais, afin d'éviter tout risque d'ordre juridique, le romancier transforma le nom de « Sherlock Holmes » en celui de « Harry Dickson », afin d'écartier tout risque juridique. Il conféra la nationalité américaine à son héros, dont il rebaptisa l'adjoint Tom Wills.

Jean Ray commença à traduire lui-même ou par sous-traitance²⁵ quelques dizaines d'aventures. Mais, vite lassé par la banalité des intrigues et du style, il voulut écrire des nouvelles selon sa propre inspiration. La maison d'édition accepta, à condition que Ray

¹⁹ VARENDE, Yves (1996) *Sherlock Holmes revient*, Paris : Fleuve noir, pp. 8-33

²⁰ DÔLE, Gérard, (1983) « Préface », in : *Les aventures de Harry Dickson. Le professeur Flax, monstre humain*, tome premier, Troesnes : Corps 9 éditions, pp. 7-16.

²¹ VERNES, Henri (1966) « Préface », in : RAY, J - *Harry Dickson - Cinq aventures intégrales*, Verviers : Marabout, pp. 6-7.

²² VARENDE, Yves (1996), *op. cit.*, p.14. Parfois, certaines couvertures de Roloff jugées choquantes pour l'époque furent remplacées par d'autres du même artiste, cf. : MELLOTT Philippe (1997) *Les maîtres du mystère - 1907-1914*, Mantes-la-Jolie : Michèle Trinckvel, pp. 23-24.

²³ cf. à ce sujet : MELLOTT Philippe (1997), *op. cit.*, p. 21-33.

²⁴ BARONIAN, Jean-Baptiste et LEVIC, Françoise, *op. cit.* ; DÔLE, Gérard, *op. cit.*, p. 14

²⁵ cf. à propos des auteurs « sous-traitants » : MELLOTT Philippe (1997), *op. cit.*, p. 32.

tienne compte des couvertures originales, dont elle avait acquis les clichés. C'est pourquoi, alors que les aventures de Harry Dickson se déroulent entre 1930 et 1940, les personnages et les décors figurant sur les couvertures des fascicules datent du début du XX^e siècle. Les gentlemen portent la redingote ou le smoking, les élégantes des robes de soie vivement colorées et rehaussées de dentelles. Quant aux mobiliers, décorations et véhicules, ils sont typiquement « modern style »²⁶. L'action représentée, souvent très vive, peut faire implicitement référence à la science ou à la technique - comme pour « L'étrange lueur verte », « Usines de mort », « La tente aux mystères », « L'homme au masque d'argent » ou « La mitrailleuse Musgrave », par exemple. Quoi qu'il en soit, la beauté des images de couvertures des fascicules originaux a rapidement transformé ces derniers en objets de collection, très recherchés des amateurs : vendus à l'époque de leur première impression cinquante centimes pièce, ils valent aujourd'hui cinq-mille fois plus cher²⁷.

Jean Ray écrivit les *Harry Dickson*, soit à bord de navires, soit à la faveur d'escales à Gand. Trouvant parfois sa première inspiration dans les fameuses illustrations hautes en couleurs, il rédigeait un récit en une nuit, d'un seul trait et sans se relire. Il envoyait ensuite son texte aux linotypistes hollandais. Ne connaissant pas le français, ceux-ci « ajoutaient coquilles et fautes d'orthographe et de grammaire aux imperfections que Jean Ray y avait laissées »²⁸.

La saga dicksonienne s'étale sur quatre-vingt courts romans, vingt-quatre nouvelles et quatorze brèves histoires²⁹. Jean Ray signa en tout cent soixante dix-huit aventures de Harry Dickson, dont soixante-neuf environ sont des traductions. Certaines incertitudes planent encore sur l'attribution de quelques titres, selon les spécialistes.

À partir de la fin des années 1960, les *Aventures de Harry Dickson* créées par Jean Ray furent publiées, sous la forme de séries plus ou moins complètes, chez plusieurs éditeurs : Marabout, Nouvelles Éditions Oswald (NéO), Librairie des Champs-Élysées, Lefrancq, Librio, Le Cri, etc. La seule édition rassemblant l'intégralité des textes, celle à laquelle nous nous référerons dans notre étude, fut publiée par NéO entre 1984 et 1986. Elle comprend vingt et un volumes reliés, revêtus chacun d'une jaquette dont le dos reproduit l'image de couverture de l'un des fascicules originaux. Cette profusion d'éditions traduit une véritable « Dicksonmania » qui ne cesse de s'étendre au fil des années. Sur le modèle de la « Sherlock Holmes Society » de Londres, Gérard Dôle fonda un « Cercle des Élèves de Harry Dickson ». Internet favorise aujourd'hui les échanges d'informations et d'offres entre amateurs avertis et divers sites se sont constitués. Parmi les passionnés figure en bonne place le cinéaste Alain Resnais. Il avait même décidé de porter les aventures de Harry Dickson à l'écran, mais des raisons techniques le conduisirent à renoncer à son projet. Le scénario du film a été cependant publié³⁰.

Comme dans le cas des aventures de Sherlock Holmes, mais dans une moindre mesure, le personnage de Harry Dickson fut repris par des auteurs modernes (Gérard Dôle ou Brice Tarvel, par exemple) et des aventures apocryphes s'ajoutèrent au « canon ». Enfin, le

²⁶ Des images de couverture sont présentées dans : MELLOTT Philippe (1997), *op. cit.*, p. 8-15.

²⁷ À ce sujet, Henri Vernes laissa passer par négligence une occasion unique : l'achat à Anvers, pour une somme dérisoire, de 20 à 30 collections complètes de fascicules originaux neufs et non coupés. Cf. VERNES, Henri (1985) « Ma route avec Harry Dickson », in : RAY Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 7, pp. 7-12. Récemment, des fac-similés des fascicules originaux ont été édités, à des prix abordables pour le grand public.

²⁸ VERNES, Henri (1966), *op. cit.*, p. 8. VAN HERP, Jacques (1970) « La naissance des Harry Dickson », in : RAY, Jean, *Harry Dickson*, vol. 9, Verviers (fin de volume, supplément non paginé).

²⁹ FUZIER, Nadia, *op. cit.*, pp. 17-18.

³⁰ TOWARNICKI, Frédéric de, LEUTRAT, Jean-Louis, LIANDRAT-GUIGUES, Suzanne et MET, Philippe (2007), *Les aventures de Harry Dickson. Scénario de Frédéric de Towarnicki pour un film (non réalisé) par Alain Resnais*, Nantes : Capricci, 367 p.

neuvième art s'est aussi emparé de *Harry Dickson* produisant deux séries de bandes dessinées - aux graphismes très différents³¹.

2) - Le mariage réussi du policier et du fantastique

Nous donnerons brièvement, dans ce qui suit, quelques caractéristiques littéraires de la saga dicksonienne en commençant par une brève présentation du style, des personnages récurrents et du décor.

Les récits aux titres attractifs³² sont rédigés dans un style original, lequel n'est pas étranger au succès de la série. Par exemple, Jean Ray emploie dans ses descriptions, des termes rares - comme « scalène », « remugle », « vespéral », « fuligineux », « viornes », « sylve » ou « rudéral » - et divers anglicismes - comme « pier », « wharf », « river », « lift » ou « coaltar ». Compte tenu des conditions d'écriture mentionnées précédemment, « le miracle est que le plus souvent la phrase coule avec splendeur »³³.

Fumeur de pipe et grand admirateur de Dickens, le « Sherlock Holmes américain » est un homme d'action énergique. Comme son homologue anglais, il habite Baker Street, où il occupe avec son élève Tom Wills un confortable « home » dont l'intendance est confiée à une gouvernante nommée Miss Crown - avatar de l'holmésienne Madame Hudson. Harry Dickson est aidé dans ses enquêtes par Tom Wills et par son ami Goodfield, un superintendant de Scotland Yard. Des particuliers, la police, l'armée et même le gouvernement britannique sollicitent les talents du détective, dont la réputation est universellement reconnue.

À de rares exceptions près, les enquêtes du détective se déroulent en Grande-Bretagne, surtout à Londres, quelquefois dans de petites villes de province ou des villages³⁴. La capitale du vaste empire britannique - où règne le célèbre « fog » - attire de façon quasi magnétique des délinquants, des criminels ou des membres de sectes de toutes nationalités³⁵. Le romancier peut alors teinter son œuvre d'exotisme, certaines intrigues prenant leur source en Orient, en Afrique, en Amérique latine, etc.

Dans l'œuvre, toutes les couches sociales sont représentées, depuis la fière gentry britannique jusqu'au monde interlope des tramps et des racoleuses nocturnes. De très nombreuses professions également, depuis les grands propriétaires d'entreprises jusqu'aux plus modestes commerçants et artisans, en passant par les artistes, les médecins, les infirmières, les bibliothécaires, les taxidermistes, etc. Un détail mérite cependant d'être mentionné, important en matière de récit policier : le corps des hommes de loi - magistrats,

³¹ Des bandes dessinées inspirées par *Harry Dickson*, mais dont le héros porte un nom différent (Dick Hérissou, Carland Cross), ont également été éditées.

³² Pour une analyse syntaxique et sémantique des titres des « Aventures de Harry Dickson », cf. : COUÉGNAS, Daniel (2001) *Fictions, énigmes, images*, Limoges : Pulim, pp. 47-57.

³³ VAN HERP, Jacques, (1970) « La naissance des Harry Dickson » in : RAY, Jean, *Harry Dickson*, vol. 9, Verviers (fin de volume, supplément non paginé). N. B. : chez Le Rouge, le style se teinte davantage de surréalisme et de poésie - une grande importance est accordée aux songes, aux présages, aux symboles. Les caractères des personnages sont plus fidèles aux canons du roman populaire que chez Ray. Dans les deux cas, l'art culinaire est présent, surtout chez Le Rouge qui offre au lecteur de véritables recettes à exécuter.

³⁴ « Parler de Harry Dickson, c'est presque toujours évoquer Londres (...) un Londres imaginé, plus fabuleux, plus vrai que la réalité, une ville inouïe, extraordinaire, redoutable » (...). Et lorsque, pour les besoins de son travail, Harry Dickson quitte Londres, lorsqu'il se déplace dans quelque recoin perdu du pays de Galles ou de l'Écosse (...) on dirait réellement qu'il emporte toujours avec lui une part des mystères londoniens, des bouffées démoniaques du fog nauséux de la Tamise ». LOUS, Alexandre (1985) *Harry Dickson, l'homme de Londres*, in : RAY, Jean (1985) *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 10, pp. 7-9.

³⁵ « Des caves tortueuses et purries aux combles vertigineux, les bâtisses de Londres exhalent soudain d'âcres effluves et des odeurs de soufre, lorsque, la nuit venue, la ville bascule au milieu des cercles de l'épouvante » in : RAY, Jean (1971) *Harry Dickson*, vol. 10, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

avocats - occupe une très faible place dans les aventures du « Sherlock Holmes américain »³⁶.

Une analyse, même succincte, de la mécanique du récit fait émerger plusieurs éléments caractéristiques. L'aventure dicksonienne emprunte la voie classique de l'enquête policière : le détective, sollicité ou de sa propre initiative, se trouve confronté à un problème qu'il doit résoudre. Mais, au fur et à mesure que l'histoire progresse, une dimension fantastique se développe. Des vampires, des gorgones, des loups-garous, des goules, des monstres effrayants apparaissent au fil du récit. Des tours chantent, le sous-sol donne accès à des mondes disparus, des automates tuent, des momies s'éveillent, des meubles vénérables accueillent des sacrifices humains³⁷. Derrière le décor vieillot et rassurant de quartiers londoniens ou de petites ville de province - vivant au rythme tranquille du passé et de la tradition - l'enquêteur découvre progressivement un monde cruel de souffrance, de maladie et de mort³⁸. Ces éléments doublent la nouvelle policière d'une histoire d'angoisse, la transformant en un véritable roman d'atmosphère - un genre dont Ray fut l'un des maîtres.

Les ressorts profonds de l'intrigue - et des délits ou des crimes qui lui sont associés - sont très variés : vengeances, blessures morales ou physiques, espionnage, cupidité, ambition, fanatisme religieux, atteintes mentales, crédulité, etc. Ceci conduit Ray à créer une extraordinaire et pittoresque galerie de malfaiteurs, comme la mutine mais impitoyable Georgette Cuvelier, le mystérieux docteur Drum, le « roi de minuit », « Messire l'anguille », « Mysteras », « X4 », « la cigogne bleue » ou « Turckle-le-Noir ». Il faut y ajouter des hordes de criminels et de tueurs fanatiques venus de toutes les parties du monde, ainsi que les « monstres » précédemment évoqués.

Certains malfaiteurs dissimulent leur apparence physique réelle grâce à des maquillages sophistiqués ou à des masques souples appliqués sur leur visage. Dans « Le dancing de l'épouvante », un criminel particulièrement doué adopte, par artifice, trois personnalités différents : celles d'un journaliste, d'un gardien de propriété et d'un banquier. Harry Dickson lui-même se grime très souvent, afin de n'être pas reconnu ou pour s'approprier l'identité d'un personnage du récit³⁹.

La « quatrième de couverture » de l'une des rééditions des aventures du « Sherlock Holmes américain » dresse un profil général. de ses adversaires : « qu'ils agissent seuls, ou avec des complices, les assassins que rencontre Harry Dickson sont toujours des êtres exceptionnels : assoiffés de sang, redoutables, monstrueux, véritables créatures du démon égarées dans le monde »⁴⁰.

Comme Sherlock Holmes, Harry Dickson utilise des méthodes d'investigation policière assez variées, il repère des indices matériels sur le terrain et il exploite - nous y reviendrons - les ressources de la bibliographie et de l'expertise scientifiques. Mais, il est moins attaché à la mécanique implacable du raisonnement logique que son homologue anglais et son

³⁶ Il y est fait allusion essentiellement en fin de récit, lorsque le lecteur prend connaissance des peines plus ou moins lourdes infligées à des coupables par les tribunaux. Si, dans « La conspiration fantastique », des juges prussiens vêtus de noir accompagnent un condamné à la guillotine, au début de « Mysteras » la description de l'exécution par électrocution ne mentionne aucun homme de loi. Quant aux juges de « La cour d'épouvante », ils ne sont que les accessoires en baudruche nécessaires à la mise en œuvre d'une hypnose criminelle.

³⁷ « Baal, Moloch, Hanuman, les momies pharaoniques, le Juif errant, les automates du Grand Siècle, les vampires de la Hongrie maudite, voici enfin des adversaires à la taille de Harry Dickson », in : RAY, Jean (1967) *Harry Dickson*, vol. 4, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

³⁸ « Au détour d'une rue tranquille, dans le calme d'une maison quiète, dans les circonstances les plus rassurantes, l'humanité donne parfois naissance à des mutations inexplicables ou libère les instincts sauvages des temps révolus », in : RAY, Jean (1967) *Harry Dickson*, vol. 5, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

³⁹ Sherlock Holmes est également un maître du maquillage et du déguisement.

⁴⁰ RAY, Jean (1980) *Harry Dickson*, vol. 2, Paris : Librairie des Champs-Élysées, quatrième de couverture.

tempérament est avant tout celui d'un homme d'action et d'aventures. Dickson peut même, au besoin, se muer en justicier expéditif durant son enquête⁴¹.

Dickson maîtrise l'art de poser les bonnes questions, décelant l'anormal et l'inquiétant sous l'anodin⁴² : pourquoi tel personnage accorde-t-il une importance excessive à un objet banal, par exemple ? Pourquoi un fauteuil possède-t-il des pieds trop petits et un dossier trop haut ? Dans « La maison du grand péril », visitant un logis *a priori* fort commun, Dickson repère « plusieurs choses effrayantes » dans la cuisine. De même, lorsqu'il s'agit d'êtres humains, une personnalité criminelle peut se dissimuler sous une apparence anodine. Quoi de plus rassurant, par exemple qu'un vieil artisan minutieux, une vieille fille maussade⁴³, un jeune sergent de police débutant ou un maire de village ?⁴⁴ En l'occurrence, la monstruosité est « interne » - d'ordre psychique et non physique - sans revêtir pour autant une dimension pathologique.

Dickson côtoie donc, au cours de ses enquêtes, des êtres ou des phénomènes monstrueux, qui semblent mettre en défaut les lois de la nature et de la raison. Il se trouve aussi confronté à des apparences trompeuses, l'anodin ou le masque dissimulant le danger. Dans tous les cas, il lui est indispensable de dépasser les apparences, pour ramener *in fine* le fantastique à la réalité et démasquer les personnalités criminelles.

Effectivement, à la fin de l'aventure, le fantastique se dissout : les phénomènes étranges obéissent en réalité aux lois classiques de la nature et les créatures terrifiantes ne sont que des leurres, des rescapés du passé ou des humains « transformés » - souvent victimes d'épouvantables tortures mutilantes. Cette technique de rétablissement du réel a été analysée par Jacques Carion : « Chaque surgissement du monstre est d'abord perçu par l'effet épouvantable qu'il produit, et ensuite observé avec froideur et perspicacité (...). Dans un deuxième temps, un dévoilement s'opère, une explication rationnelle se glisse, tantôt rassurante (la pieuvre noire n'est pas un monstre) » mais un sous-marin ... « tantôt plus inquiétante encore (certaines créatures immondes sont des divinités anciennes). Une telle élucidation (...) procède assurément de l'art du *coup de théâtre* et revient à dire : « Non, je n'ai pas mal vu, mais on m'a montré une réalité truquée ! »⁴⁵.

Par ailleurs, les explications finales apportées au lecteur sont souvent moins détaillées que chez Conan Doyle. Dickson expose les solutions aux problèmes posés, mais avec une grande brièveté⁴⁶, négligeant délibérément d'entrer dans les détails. Jean Ray consacre lui-même le procédé dans l'un de ses récits : « Parfois, le grand détective consent à donner quelques explications à ses familiers. Et, comme le lecteur a pu le constater également à plusieurs reprises, ces explications sont rapides et non dépourvues de sècheresse, tant le célèbre vengeur est pressé de courir vers d'autres aventures policières »⁴⁷. Dickson, répétons-le, est un homme d'action : il est donc assez naturel qu'il dévoile davantage qu'il n'explique. L'essentiel, au terme de l'aventure, est que les masques tombent, que les mobiles exacts soient révélés à la lumière de la raison et de la science. Alors, les malfaiteurs et les tortionnaires sont livrés à la justice des hommes. Le détective peut cependant soustraire au

⁴¹ « Harry Dickson dévoile toutes les ressources de son génie et lutte sans pitié pour sauver les innocents des toiles immenses où ils se prennent et s'engluent à la merci de mygales humaines », in : RAY, Jean (1968) *Harry Dickson*, vol. 8, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

⁴² « L'anodin, le quotidien, recèlent parfois le premier indice d'entreprises effroyables qui compromettent la sécurité du monde », in : RAY, Jean (1968) *Harry Dickson*, vol. 8, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

⁴³ Cf. à ce sujet : LACASSIN, Francis, « Le sabbat des vieilles dames », in : RAY, Jean (1971) *Harry Dickson*, vol. 10, Verviers : Marabout, « Témoignage » (fin de volume, supplément non paginé)

⁴⁴ Cf. respectivement « La pierre de lune », « Le jardin des furies », « X4 » et « Le dieu inconnu ».

⁴⁵ CARION, Jacques (1985) *Harry Dickson ou l'enquête fantastique*, in : RAY, Jean - *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 8, p. 10.

⁴⁶ Une exception notable est à signaler : dans « Le lit du diable », l'explication occupe un chapitre complet.

⁴⁷ RAY, Jean (1985) *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, p. 307.

châtiment les coupables dont le crime est léger ou excusable. Quant aux victimes, elles sont rétablies dans leurs droits.

Nous emprunterons à une autre « quatrième de couverture » pour fournir une synthèse très concise du récit dicksonien : « Dans le monde où évolue Harry Dickson, le fantastique devient quotidien. Dans les brumes humides de Londres, le détective est opposé à l'obscur face des êtres. Devant lui se dressent des monstruosité venues de la nuit des temps, plus redoutables que jamais. Il lui faudra tout son génie pour arracher les masques, vaincre les fantômes et sortir grandi de ces combats titanesques »⁴⁸.

Au cours notre exposé des principales caractéristiques du récit dicksonien, la science a croisé plusieurs fois notre route - via l'évocation d'expertises, de lois naturelles, d'automates, de transformations anatomiques, etc. Une lecture des *Aventures de Harry Dickson* attentive à de tels faits révèle que, si le détective doit souvent sa victoire à la découverte, à l'identification et à l'élucidation de l'emploi d'une science criminelle, il triomphe fréquemment grâce à des ressources d'ordre scientifique. Ce double aspect, présent dans l'enquête fantastico-policière, va faire l'objet de la seconde et principale partie de notre étude.

B) - LA SCIENCE, LE CRIME ET L'ENQUÊTE

Deux remarques générales doivent être formulées, préalablement à toute analyse :

- la science que l'on rencontre dans Harry Dickson n'est pas une science « de pointe », même pour l'époque à laquelle se déroule le récit. Les connaissances évoquées sont celles de la fin du XIXème siècle et du début du XXème. De plus, si l'on excepte une allusion aux théories de la relativité et des quantas dans le cas des « Mystérieuses études du Dr. Drum », il s'agit de science appliquée, génératrice de techniques, et non de science fondamentale.

- plusieurs fois se trouve exprimée une théorie selon laquelle une grande partie de l'héritage scientifique et technique des peuples anciens n'a pas encore été découverte. En d'autres termes - et Harry Dickson le précise avec une certaine nostalgie -, nous avons encore beaucoup à apprendre de ce que pourrait nous livrer l'histoire et ses sciences auxiliaires. Il s'agit là d'une sorte de science-fiction « à l'envers », dont la flèche du temps est dirigée vers le passé. Pour reprendre - de façon littérale - une expression de Michel Foucault, une « archéologie du savoir » reste à construire.

Dans les aventures de Harry Dickson comme dans le monde réel, les données de la science sont acquises dans des laboratoires ou à la faveur d'expéditions sur le terrain. Les résultats obtenus sont ensuite publiés, mis à la disposition de tous dans des bibliothèques ou des centres de documentation et enseignés dans diverses institutions comme les universités. Nous situerons les lieux et les étapes de la connaissance dans l'oeuvre étudiée, évoquant au passage quelques figures de savants, avant d'envisager l'intervention des disciplines scientifiques.

a) - Expéditions lointaines

Le « Sherlock Holmes américain » se trouve parfois confronté, durant ses enquêtes, aux conséquences de diverses missions lointaines⁴⁹. Il est d'ailleurs l'un des rares invités du « Club des Quatre » (cf. « Le royaume introuvable »), lequel réunit périodiquement les « quatre plus grands voyageurs d'Europe : trois Anglais et un français » Ceux-ci « s'étaient un jour rencontrés dans une terrible forêt équatoriale d'Afrique » où ils avaient décidé de fonder

⁴⁸ RAY, Jean (1966) *Harry Dickson*, vol. 2, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

⁴⁹ Nous n'évoquerons pas ici les propres voyages lointains du détective.

leur association. L'expédition Toutankhamon de Lord Carnavon et Howard Carter, conduite une dizaine d'années avant l'écriture des aventures de Harry Dickson, avait profondément marqué les esprits. Comme l'ensemble du monde des lettres⁵⁰, elle influença Jean Ray, qui inventa des missions analogues de « savanturiers » pour nourrir les enquêtes de son détective.

Ainsi, dans « L'énigme du sphinx », Dickson rencontre-t-il des protagonistes de la mission de Sir Bradford Holpole « qui opérait des fouilles dans la Vallée des Rois, bien avant que Carnavon y vint ». Le chef et l'un des membres de cette expédition - un ancien officier de Lord Kitchener - furent ensuite accusés de s'être appropriés certains des trésors découverts. D'ailleurs, au cours du récit, Holpole avoue cyniquement son forfait au détective. Deux autres exemples de voyages scientifiques liés aux enquêtes de Harry Dickson peuvent être cités : dans « Le studio rouge », le lecteur apprend que l'expédition de Lord Bathurst au Népal, « faillit compromettre la dignité de l'Angleterre dans cette colonie ». Son commandant avait, en effet, pour seul but d'« arracher de la terre interdite les effroyables secrets de la magie criminelle » ; dans « Le mystère malais », la finalité géologique de l'expédition du capitaine Falcane, laquelle « ne comportait aucun grand nom de la science, ni des voyages » dissimulait également un but peu avouable : établir un rapport mensonger sur les ressources aurifères d'une région volcanique de Malaisie, afin de monter une escroquerie visant les marchés financiers européens.

b) - Musées et expositions

Ses enquêtes conduisent souvent Dickson dans des musées, en particulier le célèbre British Muséum. Une telle visite - à une heure nocturne - se trouve décrite dans « Le studio rouge » : « La section hindoue du British Muséum est un musée en elle-même et comporte un nombre considérable de salles et de cabinets (...) un clair de lune brouillé, filtrant par les hautes baies, permettait au détective de se diriger sans hésitation. Non sans éprouver un sentiment de malaise, il se glissa entre les formes menaçantes des dieux de l'Inde : Ganeça semblait brandir une trompe meurtrière hors de son coin feutré de ténèbres ; Hanuman, la divinité simiesque, grimaçait atrocement au clair de lune et Khâli agitait ses bras multiples comme une trompe monstrueuse ». La même section du grand musée est décrite en termes semblables dans « Les vengeurs du diable » : « Khâli, effrayante déesse aux multiples bras, faisait face à Ghanesi, colosse inquiétant à tête d'éléphant. Partout, les bouddhas ventrus étaient accroupis, perdus dans un songe sanglant, un rictus cynique sur leurs larges faces. Sur un socle de marbre bleu, un grand singe grimaçait, ses yeux, taillés dans des fragments de quartz, brillant d'un étrange feu vert (...). Harry Dickson s'approcha de la sombre image et sifflota doucement. Les mains de la statue étaient poissées de sang ».

Dans « Turckle-le-Noir », le musée de cire de Mr. Gibbons expose « grandeur nature, quelques hommes célèbres et des bandits notoires, artistement modelés (...). Moyennant un petit supplément, on avait le droit d'entrer au cabinet des horreurs, dénommé pompeusement Musée médical, interdit aux personnes de moins de seize ans ». Ce dernier permet de contempler « les victimes de Jack the Ripper, l'exécution de Guy Fawkes⁵¹, le supplice des femmes d'Henri VIII, toutes les maladies secrètes, ainsi que les plus graves interventions chirurgicales ». Un autre musée de cire, datant de 1820, apparaît dans « La voiture démoniaque ». Il s'agit d'un véritable cabinet des horreurs : « Samson élevait d'un geste de victoire la tête sanglante et tuméfiée de Robespierre au-dessus d'une foule de tricoteuses, Henri VIII, grossier et goguenard, ricanait devant le billot, rougi par le sang d'Ann Boleyn ». Le lecteur apprend ensuite que certains sujets sont en réalité des êtres humains, qui ont été tués et momifiés avant d'être enrobés de cire.

⁵⁰ Incluant la bande dessinée, cf. « Les sept boules de cristal » d'Hergé.

⁵¹ L'un des responsables de la « conspiration des poudres », un complot catholique visant à détruire par explosion le palais de Westminster, lors de l'ouverture du parlement le 5 novembre 1605. Le roi Jacques 1^{er} et ses proches auraient ainsi été éliminés. Mais, l'opération échoua.

c) - Laboratoires et expériences

Les Aventures de Harry Dickson incluent plusieurs descriptions de laboratoires. Il est intéressant de signaler ici une analogie avec *Le mystérieux docteur Cornélius*. Le lieu de travail de ce dernier, notamment, où règne une odeur balsamique, héberge des écorchés, des cages d'Arsonval, des fauteuils d'élongation des membres, des automates de cire et des cadavres partiellement disséqués⁵². Dans « La terrible nuit du zoo », Jean Ray nous fait visiter un laboratoire de physique - privé et fortement sécurisé -, mentionnant « les différents tableaux témoins, la théorie des manomètres et l'immense tableau noir couvert d'épures et d'équations (...) ». Des tubes de Crookes, des miroirs paraboliques, des microscopes et une machine de Ramsden aux nombreux disques de verre font aussi partie de l'équipement. « La maison du scorpion » offre une description semblable pour l'entomologie. Le maître des lieux est occupé, lorsque Dickson lui rend visite, à préparer « une liqueur conservatrice pour plantes et insectes (...). Un ballon contenant une vague substance odorante, que chauffait par en dessous une flamme de bec Bunsen se mit à trépider. Le liquide qu'il contenait giclait à gros bouillons. Le docteur se précipita pour régler la flamme de chauffage ». Concernant la chimie, l'équipement de curieux laboratoires cubiques où des allemands synthétisent des gaz mortels est décrit dans la nouvelle intitulée « Usines de mort » : « Devant l'une des parois courait une table de marbre, allongée mais étroite et traversée dans toute sa longueur par une fine rigole d'eau courante. Des escabeaux d'acier y étaient installés et constituaient l'unique ameublement ». Le laboratoire du docteur Ellis, dans « Les effroyables », est plus classique : « « Sous une cheminée de verre qui ne servait qu'aux expériences dangereuses (Dickson) remarqua plusieurs cornues chauffant doucement au-dessus de la flamme bleue des becs Bunsen » ».

Au cours de ses enquêtes, Harry Dickson visite plusieurs laboratoires de taxidermie - technique auxiliaire de l'histoire naturelle. Jean Ray décrit toujours ces lieux particuliers avec une grande précision⁵³. Il nous fait ainsi bénéficier d'une visite guidée de l'atelier d'un ornithologue dans « Le lit du diable » : « Le profane qui s'égare pour la première fois dans cet antre, fait avant tout connaissance avec une indescriptible odeur, où se décèlent à la longue le formol, le camphre, l'iodoforme et la charogne (...). Sur une longue table noire, s'étalent des instruments luisants : pinces, vide-crânes, petits maillets de buis, vrilles et alènes, flanqués de cupules de faïence. Des gemmes bizarres emplissent ces dernières : ce sont des yeux de verre (...) qui serviront à remplacer les prunelles éteintes des oiseaux de mer destinés à la naturalisation ». On trouve des descriptions très semblables dans « Le roi de minuit » et « On a tué Mr. Parkinson ».

d) - Documentation

Pour répondre à certaines questions soulevées par ses investigations policières, Dickson doit parfois consulter des ouvrages, des articles, des écrits anciens ou des documents iconographiques. Il fréquente alors les bibliothèques et les cabinets d'archives. L'importance décisive que peut revêtir une information documentaire est précisée, par exemple, dans « Le lit du diable » : « À cette heure, au milieu de la nuit, à Londres, Harry Dickson sort en courant du British Muséum, où il a passé de longues heures courbé sur des livres et des parchemins ». Le même phénomène se produit dans « La pierre de lune » : Dickson explore l'« enfer » d'une bibliothèque municipale, « feuilletant avec application les grimoires les plus saugrenus et les plus terribles ». Le lendemain, ayant trouvé les renseignements recherchés, le détective repart « l'œil en feu » et affirme qu'« on devient savant à fouiller les vieux bouquins ». Dickson formule une remarque analogue dans « L'esprit du feu », « brandissant

⁵² Cf : LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 1, p. 249.

⁵³ Non seulement dans « Harry Dickson », mais aussi dans son roman *Malpertuis*.

un vieux volume poussiéreux et malpropre » découvert dans la petite bibliothèque d'un château : « Voici ce qui manquait à mon enquête », s'exclame-t-il.

Dans « L'esprit du feu », parcourant des yeux chez un antiquaire « un gros in-folio relié en veau », Dickson découvre une gravure représentant un être difforme qu'il a rencontré peu de temps auparavant : il s'agit d'un serviteur d'une « antique et cruelle religion » de la Chine. « Le Mystère du moustique bleu » s'éclaircit en partie grâce à l'observation attentive d'une « gravure, exécutée à l'encre de Chine sur un papier coûteux et unique, qui ne sort, dit-on, que des manufactures impériales du Japon ». Le dessin représente un sacrifice humain dédié à une divinité affectant l'apparence d'un bouc. Pour clore ces considérations iconographiques, nous citerons le rôle important que joue une gravure en taille douce, figurant le mythique « village de Hogarth », dans la recherche par Dickson du « savant invisible ».

La littérature que consulte le détective n'est pas qu'ancienne : dans « Le temple de fer », Dickson s'intéresse aux publications récentes d'un spécialiste en astronautique, dont il désire apprécier la crédibilité scientifique. Cette dimension critique se retrouve dans « La maison du scorpion », lorsqu'un entomologiste attaque avec virulence - devant le détective - un mémoire « sur le scorpion sacré des Fanghas » : cet « inutile et prétentieux opuscule », jamais publié, qui « doit dormir dans les archives du cabinet d'entomologie du British Museum » n'est probablement pas l'œuvre de celui qui l'a signé. Pareille appréciation nous semble très moderne, puisqu'elle concerne la qualité et la propriété des résultats scientifiques.

Enfin, dans « Le roi de minuit » Jean Ray nous démontre que l'on peut trouver, hormis les livres, des objets intéressants sur les rayons d'une bibliothèque : perquisitionnant celle d'un espion à la solde du gouvernement, Dickson y découvre deux appareils constitués de « deux tiges d'acier jointes par une sorte de rotule bien huilée ». Le détective dédaigne cette « ferraille », mais il le regrettera plus tard, car il s'agit des bras mécaniques avec lesquels le « roi de minuit » étouffe ses victimes.

e) - Enseignement et recherche

Grâce à Harry Dickson, le lecteur prend contact avec plusieurs institutions d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur. Nous évoquerons ici seulement le troisième type d'établissement, qui se trouve en prise directe avec la recherche scientifique.

Jean Ray expose les travaux de divers enseignants, qu'il n'omet pas de présenter en situation pédagogique. Ainsi, l'aventure intitulée « Dans les griffes de l'idole noire » débute-t-elle par un cours, dispensé à l'École des Langues anciennes par une dame : « Docteur en philologie orientale, elle était chargée de cours à ladite école, et donnait en tout et pour tout deux heures de leçon par semaine à un auditoire de ... deux élèves. Non qu'elle manquât de savoir, bien au contraire ; mais la jeunesse moderne se tourne vers les sciences exactes et les connaissances pratiques et non vers la sagesse millénaire du passé pour se faire une carrière ». Nous retrouvons ici la fascination de Jean Ray pour le passé ... ainsi que son humour, puisqu'il ajoute immédiatement : « Peut-être que si elle avait été plus jolie, elle aurait vu affluer plus de monde à son cours ». Le lecteur apprend ensuite que l'un des deux élèves de Miss Drummond n'est autre que Harry Dickson ! Celui-ci ne dédaigne donc pas de compléter ses connaissances grâce à une formation de haut niveau.

De plus, le détective a bénéficié d'un cursus universitaire scientifique, comme il le signale au moins par deux fois : dans « La chambre orange » il dit avoir suivi, au cours des années 1890, le cours de physique dispensé par le professeur Osborne à l'université industrielle de Kensington - un établissement très souvent cité, comme nous allons le voir. Dickson fait également allusion à sa formation scientifique dans l'aventure intitulée « Minuit vingt » : il

affirme s'être beaucoup intéressé à l'électricité, durant ses études supérieures et même par la suite.

Avec les « mystérieuses études du Dr Drum », le lecteur fait la connaissance d'un autre professeur en poste à South Kensington : « Le Dr. Drum ! Ce savant que le monde entier envoyait à l'Angleterre ! Cet ascète qui passait ses journées, et une grande partie de ses nuits, à écrire des équations sur un tableau noir (...) ; qui déclinait les honneurs et recevait, d'un air distrait et ennuyé, ses plus célèbres confrères ; ce savant vivait dans une quasi-pauvreté, ne connaissant nul besoin, ne se souciant que d'avoir assez de craie sous la main pour griffonner ses équations et ses intégrales ». Dickson démontrera qu'en réalité Drum est un faux-monnayeur très riche. Dans « Les vingt-quatre heures prodigieuses », un spécialiste de physique du globe retraité de South Kensington déplore le fait que, « dans une université industrielle (...) le côté scientifique des études est négligé pour la partie pratique ». La brève nouvelle intitulée « Minuit-vingt » (cf. infra), met en scène un autre ancien professeur de l'université industrielle, docteur en mathématiques, en physique et ingénieur électricien. Dans « Le studio rouge », un professeur d'histoire du Kings College s'intéresse de près à la découverte d'un mystérieux édifice dans le sous-sol de Houndsditch. L'un des personnages de « L'homme au masque d'argent » dirige un laboratoire d'électricité à l'Université de Londres. Certains de ces savants tombent amoureux de l'une de leurs étudiantes : leur passion peut être sans espoir ou au contraire payée de retour ⁵⁴.

f) - Disciplines scientifique et aventures policières

Dans cette dernière partie de notre étude, nous nous proposons d'illustrer les disciplines scientifiques inventoriées dans la saga dicksonienne. Deux observations préliminaires sont à formuler :

- le nombre de disciplines convoquées est assez variable en fonction des récits. Certains d'entre eux sont très riches sur le plan scientifique, comme « Les spectres bourreaux », « La maison du scorpion », « Le studio rouge » ou « La terrible nuit du zoo », d'autres beaucoup moins, comme « La conspiration fantastique », « X4 », « Le fauteuil 27 » ou « Le châtiment des Foyle ».

- pratiquement toutes les disciplines scientifiques majeures sont représentées. Celles que nous avons pu identifier sont les suivantes : médecine légale, balistique, toxicologie, chimie, minéralogie, pharmacie, mathématiques, mécanique, physique, physique du globe, anatomie, tératologie, zoologie, pathologie, ethnologie, histoire, archéologie, géographie, littérature et philologie⁵⁵.

Nous limiterons notre étude aux sciences mathématiques, de la matière, de la vie, de la santé et de la Terre. En premier lieu seront traitées les disciplines possédant le plus de liens avec la police scientifique. Concernant les sciences de la vie, nous n'envisagerons pas le cas de la botanique, qui joue un rôle négligeable dans le ressort des intrigues : les plantes apparaissent en effet comme de simples constituants des paysages, des éléments décoratifs - tels les étonnants bouquets de chrysanthèmes déshydratés du « Chemin des dieux » - ou des sources de poisons - elles seront alors citées dans le chapitre « Toxicologie ». Notons au passage une analogie intéressante avec *Le mystérieux docteur Cornélius*, œuvre dans laquelle les fleurs sont purement « décoratives », déconnectée de l'intrigue malgré leur omniprésence⁵⁶. La seule exception est d'ordre toxicologique : il s'agit de la « fleur du

⁵⁴ Le sentiment amoureux est très présent dans *Les aventures de Harry Dickson*, souvent comme élément moteur de l'intrigue.

⁵⁵ De même, LACASSIN a dressé une liste des « sujets particuliers » scientifiques ou techniques puisés dans l'œuvre de Le Rouge. Cf. LACASSIN, Francis (1991), *op. cit.*, pp. 165-166.

⁵⁶ « Jamais on ne vit de plus grandes débauches florales dans un roman-feuilleton », cf. LACASSIN, Francis, *À la recherche de l'empire caché*, *op. cit.*, p. 204. Le Rouge offre au lecteur les éléments d'une histoire naturelle la plupart du temps déconnectée de l'intrigue. Même si un naturaliste comme Bondonnat - spécialiste de la croissance des végétaux -, combat activement le mal incarné par Cornélius, les plantes n'interviennent pas dans la lutte.

sommeil ». Cette fleur à la corolle blanche, bien connue des bonzes, est capable d'émettre un puissant et capiteux parfum induisant une hypnose mortelle⁵⁷.

Médecine légale - Le lieu principal où travaille le légiste est la morgue, décrite par exemple dans « La voiture démoniaque » : « une salle ronde très moderne, et ne rappelant en rien les hideux réduits coutumiers. Un vaste frigorifique y entretenait une température polaire ». On apprend plus loin que les cadavres drapés de blanc sont étendus sur des tables roulantes. Mais souvent, Dickson ou un légiste sont appelés sur le terrain, afin d'examiner des corps mutilés ou porteurs de lésions diverses.

Dans « La pierre de lune », un dément tue ses victimes en pratiquant du haut en bas de l'abdomen une incision qui laisse échapper le sang et les viscères, « vidant le corps comme un sujet d'anatomie ». Le « roi de minuit » broie les os, grâce à une force mécanique artificielle (cf. supra). Examinant l'une de ses victimes, un légiste observe ce type de lésions traumatiques. De plus, une section nette des membres révèle un véritable travail d'anatomiste. Dans l'aventure des « yeux de la lune » se trouve décrite la réalisation d'un optogramme. Ce procédé, inventé en 1872 par Wilhelm Kühne (1837-1900), est déjà mentionné par Jules Verne dans son roman *Les frères Kip* (1902)⁵⁸. Il permet de retrouver la dernière image - le cas échéant celle d'un assassin - enregistrée sur la rétine d'un cadavre. Mis en œuvre par un photographe de la police sur le corps d'une défunte, le procédé inflige à Dickson et Goodfield une vision terrifiante : « Dans l'ombre, deux yeux épouvantables, emplis d'une effroyable cruauté, venaient de s'allumer. Un affreux regard de tigre s'était fixé sur eux, pendant une brève seconde, du fond des ténèbres ». Ce texte est intéressant à comparer avec celui de Jules Verne : « au fond des yeux du capitaine Gibson, sur la rétine agrandie, apparaissent dans toute leur férocité, les figures des deux assassins ! ».

Après avoir pratiqué une autopsie, le médecin légiste rédige un rapport. Nous en trouvons un exemple dans « La résurrection de la Gorgone » : « Le corps de Renders présente une particularité absolument inconnue : plusieurs organes, comme le cœur et une partie du cerveau, sont comme pétrifiés. Comme il a été impossible de trouver les causes de ce phénomène, on est obligé de conclure à une mort naturelle ». Dans « La chambre 113 », un autre rapport d'autopsie mentionne : « Digestion complète des aliments. Ne puis me prononcer sur la nature exacte du narcotique qu'après analyse du sang. Crime remonte aux environs de l'aube » Le complément est ainsi rédigé : « Opium à forte dose. Mais ne peut donner de précision sur la façon dont il a été administré ».

Balistique - Dans « La statue assassinée, Dickson respire une odeur de soufre et de salpêtre « bref, tout ce que contient une vieille cartouche d'un ancien revolver ». Il découvre ensuite une éraflure sur le bord d'un siège, ainsi qu'un petit lingot de plomb incrusté dans un mur. Le détective conclut à l'utilisation d'une arme peu dangereuse, comme un « revolver de dame ». Au cours d'une autre enquête, un médecin constate qu'« On a tué Monsieur Parkinson » avec une fléchette en or massif. Le praticien explique : « Étant donné le poids de la fléchette, cette dernière a pu être envoyée de loin comme un projectile, mais je ne puis dire de quelle manière. Elle a atteint Parkinson dans le dos et a pénétré le cœur : la mort a été foudroyante ». Nous verrons ultérieurement que le projectile n'était pas en or.

Toxicologie - Le « Sherlock Holmes Américain » se trouve confronté, au cours de ses enquêtes, à la manipulation de poisons de toutes sortes, classiques ou exotiques. Certains d'entre eux, extraits des bossettes de jeunes cerfs de Sibérie (« La maison hantée de Fulham road ») ou de tarentules (« Le singulier Mr Hingle ») provoquent des hallucinations effrayantes. Dickson et Tom Wills expérimentent malgré eux ces effets pathogènes. Dans

⁵⁷ LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 4, pp. 302-303.

⁵⁸ VERNES, Jules (1990) *Le Village aérien. Les Frères Kip*, Paris : Hachette,

« La pierre de lune », le détective découvre dans la cheminée de la chambre à coucher d'un couple assassiné les résidus de la combustion d'une drogue employée par les griots d'Afrique équatoriale. Le poison en cause, préparé par pulvérisation d'un champignon vénéneux, répand lorsqu'il est chauffé une fumée inodore au pouvoir anesthésique. « L'énigme du sphinx » décrit l'emploi, dans des conditions analogues, d'une drogue connue des anciens Égyptiens : « le cœur du diable ». Ces deux derniers cas nous renvoient à une enquête de Sherlock Holmes intitulée « L'aventure du pied du diable ». Conan Doyle y évoque l'intoxication criminelle de plusieurs personnes par les vapeurs mortelles d'une racine de plante africaine. La drogue en question, une fois pulvérisée, est déposée par l'assassin dans la cheminée de la pièce où se tiennent les victimes. Avant de mourir, celles-ci éprouvent une peur épouvantable qui déforme leurs traits⁵⁹.

Dans « La maison du grand péril », un Anglais est « transformé » chimiquement en monstre hideux par les prêtres des montagnes de Perse : « ce sont eux qui (...) lui sectionnèrent les veines du visage et y infusèrent des poisons mystérieux qui lui donnèrent cette horrible pâleur qu'on ne parvenait pas à regarder en face ». Autre végétal dangereux, « L'herbe des monstres » - mentionnée dans la nouvelle ainsi intitulée - appartient à l'arsenal toxicologique des tziganes de la puszta hongroise. « En vingt-quatre heures, elle transforme en monstre sénile une belle et opulente créature ». La toxicologie végétale apparaît aussi dans *Le mystérieux docteur Cornélius* avec la « fleur du sommeil » (cf. infra). Le malade gît, pâle et inanimé, le cœur battant faiblement. Heureusement, l'antidote existe, composé des sucs extraits d'« une demi-douzaine de fleurs et de racines ». Ses effets sont instantanés⁶⁰.

Si Jean Ray met en scène la toxicologie surtout sous la forme de descriptions cliniques, ethnographiques ou naturalistes, il n'omet pas pour autant les aspects analytiques de la discipline. Ainsi, dans « Les effroyables » - citant au passage La Voisin, célèbre sorcière impliquée dans l'« affaire des poisons »⁶¹ -, il décrit l'emploi d'une réaction colorée. Celle-ci, faisant passer l'échantillon traité du noir au rouge sombre, permet la détection d'un toxique issu d'un poisson vénéneux des fonds coralliens.

Chimie - Diverses branches de la chimie - minérale ou inorganique, organique, analytique - apparaissent dans *Les aventures de Harry Dickson*. En lisant « Les sept petites chaises », le lecteur apprend que le détective s'est intéressé de près aux huiles d'autos et à leurs altérations. Dickson peut ainsi observer, dans « Le mystère de seven sisters road », que la fermeture d'une fenêtre a été graissée avec une huile non pas minérale, mais végétale. Le degré de rancissement de la substance révèle une exposition d'au moins trois semaines à l'air libre. Notons au passage que, si Dickson est un spécialiste des huiles minérales, Sherlock Holmes a publié sur les goudrons de houille. Tous deux se sont donc intéressés à la chimie des hydrocarbures. Quant au *Docteur Cornélius*, il a « fait des études spéciales sur les alcaloïdes qui ont la propriété de modifier la couleur des yeux »⁶². Autre référence à la chimie organique, dans « La maison du grand péril » Dickson extrait d'une horloge un tube de verre rempli d'un liquide explosif semblable au trinitrotoluène. Une capsule de fulminate constitue le détonateur de la bombe, programmée pour exploser lors du dernier coup de minuit frappé sur le tube. L'aventure intitulée « L'esprit du feu » nous informe que des prêtres de la Chine

⁵⁹ DOYLE, Conan (1984) « L'aventure du pied du diable », in : *Sherlock Holmes*, vol. 2, Paris : Robert Laffont, pp. 647-668.

⁶⁰ LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 4, pp. 300.

⁶¹ L'affaire des poisons, qui s'est déroulée sous le règne de Louis XIV, a suscité la publication d'une dizaine d'ouvrages en langue française. Le dernier date de 2010. Cf. notamment : LEBIGRE, Arlette (2006) 1679-1682, *L'affaire des poisons*, Paris : Complexes, 173 p. ; QUÉTEL, Claude (2007) *Une ombre sur le Roi-Soleil - L'affaire des poisons*, Paris : Larousse, 287 p. ; PETITFILS, Jean-Christian (2010) *L'affaire des poisons - Crime et sorcellerie au temps du Roi-Soleil*, Paris : Perrin, 380 p.

⁶² LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 1, pp. 261.

ancienne employaient une poudre rouge d'origine humaine, afin de fabriquer une porcelaine d'une beauté inégalée (cf. infra).

La chimie minérale ou inorganique est évoquée au cours de diverses enquêtes dicksoniennes. Dans « On a tué Mr Parkinson », un professeur tente de déterminer la nature exacte du métal constituant les fléchettes mentionnées au chapitre « balistique ». Le savant « usa de tous les réactifs possibles, essaya des résistances électriques, recourut au creuset, puis à l'analyse spectrale des parcelles métalliques en fusion (...). Il gémissait et grondait tour à tour. Ce n'est pas de l'or ... ni du platine ... La densité diffère, les réactions également, et la texture métallique, la formation des cristaux ... La conductibilité est réduite ... C'est un métal d'une inertie rare ... On trouve des traces de désagrégation lente, comme on en remarque parfois dans des métaux fondus dans des âges très reculés, souvent depuis des millénaires ». Un autre spécialiste identifiera le métal examiné au mythique orichalque de l'Atlantide. Cette substance apparaît dans « La maison des hallucinations » comme la matière constituant un « écrin d'Horeb », « disque fait de métal noir strié de jaune, très lourd, dont la densité se rapprochait de celle de l'or, mais dont la nature était pourtant inconnue ». Cet écrin est destiné à protéger un morceau de radium.

Minéralogie - L'art du joaillier se trouve étroitement associé à cette discipline dans les enquêtes de Dickson. Ainsi, « La dame au diamant bleu » possède une pierre précieuse d'origine indienne, grosse comme une noix. Le joyau de cent vingt-sept carats, habilement taillé, ressemble à un saphir tout en possédant l'éclat du diamant. Il « est considéré comme faisant partie, en quelque sorte, du patrimoine national ». Dans « Le fauteuil 27 », l'un des ressorts essentiels de l'action se trouve lié à une splendide parure de bérils, offerte par un avare à une séduisante actrice. « La pierre de lune » est une variété d'orthose, abusivement assimilée à l'opale par Jean Ray. Dans l'aventure ainsi intitulée, un horloger dément prend des recettes de sorcellerie pour argent comptant : il pense que le minéral précieux, placé au contact du sang de victimes éventrées, peut communiquer la vie à des automates. L'enduit ou « pseudo-laque » qui tapisse le sinistre « studio rouge » sent également le soufre : il s'agit de la pierre ématille, un « talisman nécessaire à toutes les pratiques de magie noire ou rouge qui se respectent ! ». Cette variété d'hématite très rare, surtout présente dans le nid de certaines huppes des forêts hindoustanes - selon Jean Ray - « a la propriété de se dissoudre dans un liquide appelé « grand dissolvant » (...). Évaporée par l'action du feu, la solution prend la forme d'un colloïde brun qu'on peut couler dans des formes et qui, en durcissant à l'air, prend une couleur plus rouge encore et plus éclatante que l'ématille elle-même : on le nomme alors « pierre renforcée ». Toujours dans « Le studio rouge » est évoqué le miroir noir magique du docteur John Dee⁶³. L'objet, constitué d'un gros « morceau de charbon de terre, de forme parfaitement circulaire, parfaitement poli et pourvu d'un manche d'ivoire », permet d'invoquer les esprits. Harry Dickson lit dans le *Theatrum Chemicum* d'Elias Ashmole⁶⁴ que le miroir de Dee donne le pouvoir de « contempler toutes les personnes que l'on veut (...), fussent-elles cachées au plus profond de la Terre ». *Le mystérieux docteur Cornélius* exploite également le thème de la minéralogie : un chimiste réalise la « synthèse de la plupart des pierres précieuses, la reconstitution exacte et peu coûteuse des gemmes les plus éblouissantes »⁶⁵. Le savant parvient à produire des gemmes gros comme une pomme⁶⁶, à la

⁶³ Surnommé « le mage de la reine » ou « le mage de la ruelle d'or », John Dee (1527-1608-1609) vécut à l'époque élisabéthaine. Il était mathématicien, astronome, astrologue, géographe et occultiste. Dans sa jeunesse, il donna des cours à l'Université de Paris. Cf. POSTEL, Claude, (1995) *John Dee, le mage de la ruelle d'or*, Paris : Les Belles Lettres, 345 p.

⁶⁴ Elias Ashmole (1617-1692), alchimiste, historien, amateur d'antiquités et franc-maçon, fut l'un des fondateurs de la Royal Society. Cf. LOMAS, Robert (2002) *L'invisible Collège*, Paris : Dervy, 360 p.

⁶⁵ LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 1, p. 137.

⁶⁶ *Ibid*, pp. 177-184.

différence d'Henri Moissan (1852-1907)⁶⁷, qui obtint par synthèse des diamants artificiels de la taille d'une épingle.

Pharmacie - Envisagée sous son aspect « officinal », la pharmacie joue un rôle très mineur dans les aventures de Harry Dickson. Par exemple, dans « La rue de la tête perdue, Jean Ray se borne à citer un jeune homme « qui, nanti d'un diplôme de pharmacien de seconde classe, aspirait à la succession de l'apothicaire (...). Certes, cet avenir parfumé de sauge, de lavande et de rhubarbe ne devait rien avoir d'attrayant pour un jeune homme bien bâti et de mine avenante ». Dans « Le whisky de Mr Bitterstone », ce dernier demande comme service à un cousin pharmacien de lui préparer un somnifère. « Après avoir manipulé force poudres et liquides », le potard remet à son cousin « une petite fiole à moitié remplie d'une liqueur incolore. Le sommeil vient très vite, dit-il, sinon brusquement, et est assez profond et en même temps de durée assez longue (...). En plus, la drogue est inoffensive, à part une petite migraine qui persistera quelque temps encore après le réveil ». Signalons enfin un cas de « pharmacie imaginaire » : l'élixir de longue vie de Raymond Lulle⁶⁸ se trouve évoqué dans « Le lit du diable ».

Mathématiques - Comme nous l'avons signalé précédemment, la discipline scientifique fondamentale que représentent les mathématiques apparaît souvent dans l'œuvre de Jean Ray⁶⁹. Il existe ainsi une « résonance » entre l'aventure de Harry Dickson intitulée « Les mystérieuses études du Dr Drum » et deux autres nouvelles : « Les étranges études du Pr. Paukenschläger » (1925) et « Mathématiques supérieures » (1958). Dans les trois cas se trouve évoqué l'accès, grâce à des équations du douzième, du dix-huitième ou du quarantième degré, à « ce que les mathématiciens qui osèrent affronter les ténèbres de l'hypergéométrie appellent la quatrième dimension ». Si les mathématiques de haut niveau intéressent Jean Ray, c'est donc uniquement comme outils de la physique. Dickson écrit d'ailleurs dans son journal : « Je viens d'achever la lecture de quelques ouvrages terriblement savants sur l'hypergéométrie, et l'audacieuse hypothèse d'une quatrième dimension ... Je tâche de comprendre Einstein, Nordmann, Langevin, Planck ... C'est terriblement abstrait, paradoxal et ardu ». Le détective exprime ensuite, de manière assez étonnante, des craintes religieuses et morales : « Je me rends vaguement compte que ce serait presque un acte de colère divine, si Dieu permettait à un criminel de découvrir le secret de l'espace et du temps. Et je ne puis l'admettre ». Une telle réflexion s'élabore dans la partie irrationnelle de l'aventure, précédant le retour à la raison : « Les mystérieuses études du Dr. Drum s'expliquent par une question de gros sous ... Et, vraiment, messieurs, vous m'en voyez un peu déçu ... » conclut Dickson.

Mécanique - Les automates sont très présents dans *Les aventures de Harry Dickson*. Ainsi, « Le démon pourpre » met en scène un gigantesque monstre mécanique, capable de projeter une lame mortelle. L'horloger de « La pierre de lune », qualifié de « Vaucanson des temps modernes », construit des jacquemarts très perfectionnés pour les carillons. Dans « L'île de Monsieur Rocamir », une figurine munie d'un arc peut tirer des fléchettes empoisonnées : le mécanisme se déclenche par pression sur une latte de plancher. « L'homme au mousquet » est un automate ancien, équipé d'une arme à rouet et double canon, grâce auquel son inventeur a sécurisé sa maison : un léger coup asséné sur une figurine jouxtant une cheminée fait surgir l'automate dans le jardin, à la place d'une colonne. L'homme au mousquet tire ensuite un coup de feu, avant de disparaître dans une trappe, et la colonne se remet automatiquement en place. L'aventure des « yeux de la lune » met en

⁶⁷ Pharmacien chimiste français, lauréat en 1906 du prix Nobel de chimie pour l'isolement du fluor et l'utilisation d'un four électrique conçu par lui - notamment afin de réaliser la synthèse du diamant artificiel.

⁶⁸ Le noble catalan Raymond Lull (ou Llull) (v. 1232-1316), était un philosophe, théologien et scientifique majorquin. Devenu ardent apologiste chrétien à la suite de visions mystiques, il écrivit près de quatre-cents ouvrages. Bien que Lulle condamnât l'alchimie, de nombreux livres consacrés à cette matière parurent sous son nom dès le XIV^{ème} siècle, constituant un corpus « pseudo-lullien ».

⁶⁹ Cf. note 14

scène une gigantesque idole métallique en forme de pieuvre, qu'un mécanisme souterrain raffiné fait monter vers le plafond d'une vieille église. Autre type d'automate, « La mitrailleuse Musgrave » - décrite dans la brève nouvelle ainsi intitulée - est une arme de guerre rapide, efficace et silencieuse. « Montée sur deux fines roues d'acier, elle peut être mise en action à distance à l'aide d'un câble électrique aboutissant à un minuscule moteur ».

Toujours dans le domaine des arts mécaniques, la serrurerie apparaît souvent au fil des enquêtes du « Sherlock Holmes américain ». « Le chemin des dieux » est accessible grâce à une serrure solaire : celle-ci déclenche l'ouverture d'un passage secret à un seul moment de l'année, lequel correspond à une inclinaison très précise des rayons de l'astre du jour. Dickson souligne les « fantastiques calculs de mécanique céleste » ayant permis l'élaboration de ce système. En cas d'intrusion, un mécanisme d'horlogerie déclenche un incendie destructeur. Dans « L'étoile à sept branches », des étoiles métalliques servent de clés. Introduites dans les fentes de certains murs, elles font jouer des mécanismes, dont l'un permet de rejoindre une carrière souterraine contenant des diamants.

Mécanique infernale construite pour sauver la fortune de Louis XVI - le roi serrurier -, la « tête à deux sous » ressemble à un jeu de roulette. L'introduction de jetons spéciaux lui fait délivrer des pièces d'or, une clé, ou bien encore vomir le terrible feu grégeois. Autre sinistre « objet mécanique » auquel se trouve confronté Harry Dickson : le char de Jaggernaut⁷⁰ de « La cour d'épouvante ». Ce chariot est constitué d'un cube monté sur de hautes roues et surmonté d'une sorte de minaret. Autrefois, les fanatiques hindous se jetaient sous ses roues, jusqu'à ce que les Anglais interdisent cette pratique.

Concernant les applications de la mécanique à l'aéronautique, « L'homme au masque d'argent » met en scène un vieux zeppelin, auquel l'adjonction de puissants moteurs silencieux confère une vitesse et une agilité prodigieuses. Nous évoquerons enfin l'horlogerie. Dans « Minuit-vingt », c'est à cette heure précise que toutes les montres et pendules s'arrêtent subitement dans l'atelier d'un horloger. Dickson découvre que l'assistant de l'artisan, un ancien professeur d'université révoqué pour malversation (cf. supra) a construit un appareil compliqué, doté de lampes à trois électrodes et de tubes de Crookes, afin de dérégler les montres et d'affoler son employeur.

Physique - Les diverses branches de la discipline - optique, électricité, électromagnétisme, hydrodynamique, radioactivité - apparaissent dans *Harry Dickson*. Elles sont mises en scène quasi-exclusivement sous la forme d'applications, si l'on excepte les allusions aux théories de la relativité et des quantas signalées plus haut, ainsi que le premier exemple qui va suivre.

Optique - Au début de l'aventure de « La chambre orange », le docteur Osborne prononce une conférence sur la lumière polarisée, (cf. supra), lorsqu'« au milieu de sa leçon, il se met soudain à faire des réflexions incohérentes sur la lumière orangée. Il la qualifie de dangereuse, de mystérieuse et d'affolante ». Le lendemain, le savant est retrouvé pendu chez lui. On retrouve la lumière orangée dans « Le mystère de Bantam House » : il s'agit alors du faisceau qu'émettent les phares d'une automobile pourvus de disques en « Sidac paper », pour percer le brouillard. Dans « La maison du grand péril », le docteur Mirwahl révèle une inscription « sympathique » tracée sur un parchemin de bouc blanc, en utilisant un révélateur physique très particulier : il verse un peu de son sang sur la « cheminée » de cristal d'une vieille lampe, laquelle se met alors à diffuser une lumière rouge. Ayant dirigé

⁷⁰ En Inde, une effigie de Krishna (ou Jagganath) était autrefois promenée chaque année à travers certaines villes. Une statue métallique du dieu se trouvait placée sur un char, réplique du temple de la divinité. Le char de Jaggernaut est décrit par Jules Verne dans *Le tour du monde en 80 jours* : « Autour de la statue s'agitait, se démenait, se convulsionnait un groupe de vieux fakirs, zébrés de bandes d'ocre, couverts d'incisions cruciales qui laissaient échapper leur sang goutte à goutte, énergumènes stupides qui, dans les grandes cérémonies indoues, se précipitent encore sous les roues du char de Jaggernaut. »

cette dernière « qui a traversé les profondeurs mystérieuses du sang humain » sur le parchemin, le savant fait apparaître en surface les caractères d'un texte. Dans « L'esprit du feu », un appareil d'optique émet un puissant faisceau lumineux, qui traverse ensuite une lentille convexe, insérée dans le plafond d'une chambre ronde. De malheureuses victimes, soumises au rayonnement ainsi produit, sont totalement réduites par combustion à l'état de poudre rouge. Le caractère dangereux d'autres rayons se trouve évoqué dans « La tête à deux sous » : avant de déclencher un incendie en libérant le feu grégeois, la sinistre roulette (cf. supra) émet des radiations colorées qui entraînent d'intenses brûlures oculaires.

Jean Ray décrit également des illusions d'optique. Ainsi, le docteur Drum fait souvent croire qu'il se trouve là où il n'est pas. Il utilise pour cela un appareil de projection sans film perfectionné par ses soins, lequel lui permet d'envoyer des images truquées depuis une tour. Un autre cas d'illusion optique apparaît dans « Le lit du diable » : deux petits lacs souterrains créent un jeu de miroirs, lequel réfléchit les formes. Grâce à la densité des couches atmosphériques internes, les objets sont ensuite grossis et multipliés à l'infini. Un tel système optique permet de reconstituer les édifices colossaux et les immenses places de Babylone. Quant à l'aéronef de « L'homme au masque d'argent », il est rendu « furtif » - c'est-à-dire invisible - « grâce à une disposition géniale de miroirs paraboliques (...) diminuant au plus haut point les angles de réfraction de l'objet ».

Électricité et électromagnétisme - La romancière de « Mysteras » observe l'installation, dans une prison, d'un appareil à électrocuter : il s'agit d'une cage de verre nantie d'un solénoïde métallique et d'un tableau de contrôle. Ensuite, la femme de lettres se rend compte que l'exécution a été truquée. Elle est elle-même experte en manœuvres occultes, puisque son propre ascenseur électrique dissimule, dans l'épaisseur de ses parois, un autre lift. Le vrombissement de ce dernier évoque le chant d'un spectre - baptisé le « Bag piper fantôme ». Quant à la maison de Mysteras, elle est défendue par de nombreux pièges électriques d'aspect anodin, comme un escalier ou une chaise. L'électromagnétisme apparaît notamment dans « L'homme au masque d'argent ». Une jeune étudiante douée découvre les propriétés de « certaines ondes encore fort mal connues », dont elle tire des applications criminelles : en particulier, un procédé de téléguidage d'un automate tueur construit en argent.

Hydrodynamique - « Les gardiens du gouffre » - des indiens Tihus des Andes - font fonctionner, au sein du monde souterrain où ils se sont réfugiés, une colossale machinerie hydraulique. Ils se trouvent en mesure, grâce à des conduits cachés, de vider un lac de montagne dans une cuvette des profondeurs et vice-versa. Le mécanisme hydraulique se déclenche en frappant un faux lézard sur une muraille. Un système analogue fonctionne dans l'enquête intitulée « Le savant invisible » : lorsqu'une pression est réalisée au-dessus d'une cariatide, un mécanisme hydraulique permet d'accéder à un village souterrain.

Radioactivité - Dans « La maison des hallucinations », nous apprenons qu'à l'époque des travaux de Pierre et Marie Curie, un savant féru d'occultisme est entré en possession d'un énorme morceau de radium. Il a caché l'échantillon dans une canalisation en plomb de sa maison, pour éviter les vols. Mais, la gaine métallique protectrice s'étant progressivement détériorée au cours du temps, la radioactivité fait un jour des victimes : la peau des personnes irradiées montre de « larges taches rougeâtres, qui s'apparentent à des brûlures ». « Les idées de Mr Triggs » reprennent le même thème : une statuette d'argile d'un temple hindoustan, réputée guérir certaines maladies, contient du radium pur. Celui-ci se présente sous la forme d'une pierre en forme de cœur, d'un rouge intense. Le minéral imprime un scotome sur la rétine du voleur de la statuette, qui est ensuite frappé de démence et meurt.

Physique du globe - Cette discipline apparaît peu dans les aventures de Harry Dickson, si l'on excepte la mention de quelques éruptions volcaniques - en général historiques. Dans « Les vingt-quatre heures prodigieuses », où se trouve évoqué le tremblement de Terre de

Messine de 1908, un professeur anglais et un voyageur russe s'intéressent à la sismologie. Le second pense qu'il est possible de provoquer le réveil des volcans.

Anatomie - Dans « L'aventure d'un soir » une étudiante est chargée de copier le mémoire d'un professeur d'anatomie comparée, un homme peu facile, surtout aux examens ». À son interlocuteur naïf, qui lui demande « Qu'est-ce au juste que l'anatomie comparée ? », la jeune fille répond : « Hm, c'est assez complexe, sir, mais pour [mon patron], cela consiste à comparer les hommes aux bêtes, et pas toujours à l'avantage des premiers ». Si l'on excepte cette explication théorique de l'ordre de la dérision, l'anatomie est envisagée dans *Harry Dickson* essentiellement sous un angle « opératoire » : la vivisection et la chirurgie. Par ailleurs, comme dans l'exemple que nous venons de citer, les anatomistes apparaissent sous un jour défavorable : ils sont au mieux des personnages antipathiques, au pire des criminels lorsqu'ils s'adonnent à la vivisection.

« La terrible nuit du zoo » décrit justement la vivisection interrompue d'un tigre sibérien : « La bête était enchaînée, étroitement ligotée sur une sorte de chevalet de torture et son poitrail était ouvert par une énorme plaie. Dickson vit palpiter les organes intérieurs et un sang noir couler de l'atroce plaie. Dans la profondeur de la blessure, il put voir la vague luisance des pinces hémostatiques et des agrafes chirurgicales ». « Le roi de minuit » met en scène un ancien professeur d'anatomie, révoqué pour vol de cadavre et profanation de tombe. Le savant déchu naturalise des animaux vivants anesthésiés, car la manipulation des viscères chauds lui est agréable ! La mort ne conclut pas toujours la vivisection, qui peut conduire à des transformations monstrueuses.

La chirurgie revêt deux aspects : maléfique et bénéfique. Dans le premier cas, elle peut avoir pour but de susciter des transformations monstrueuses. « Les étoiles de la mort », par exemple, mettent en scène la modification anatomique d'un jeune étudiant, auquel un membre de la faculté de médecine de Cambridge greffe divers organes d'un gorille vivant. Mais, si le patient devient d'abord un athlète, il se transforme par la suite en une sorte de singe géant : il n'est plus qu'un « être difforme, monstrueux, aux yeux de feu vert, à la main affreuse, toute en griffe ». Afin de retrouver son corps initial, la victime se livre sur elle-même à de terribles expériences de vivisection. Toutes ces tentatives sont vouées à l'échec : seule la mort restituera au malheureux une partie de son humanité.

Jean Ray n'omet jamais les aspects pratiques. Ainsi, dans « Le mystère de Bantham House » se trouve décrite une salle de chirurgie aux murs ripolinés, équipée de six globes opalins et d'une table de marbre blanc. C'est là que de la chair vivante est prélevée sur les plus belles infirmières de Londres. Elle se trouve ensuite collée sur les os d'un prince birman, devenu un véritable squelette vivant à la suite d'une maladie (cf. infra)⁷¹.

L'aspect bénéfique de la chirurgie se manifeste, par exemple, dans l'aventure intitulée « La bande de l'araignée ». À la tête de cette association de malfaiteurs, Georgette Cuvelier (cf. supra) va recueillir l'héritage d'un millionnaire à l'agonie, lorsqu'un brillant chirurgien opère et sauve le malade. L'impitoyable chef de bande veut alors se venger : elle fait lier les mains du praticien à une bombe, dont la mèche allumée doit déclencher l'explosion. Heureusement, Dickson arrive à temps ... Le chirurgien est présenté par Jean Ray de manière très élogieuse : « Sir Austin Meredith était le plus fameux chirurgien de l'époque. Ses adversaires, ou plutôt ceux qui le jalouaient, l'appelaient avec ironie « l'écuyer tranchant du roi », car Sir Austin avait, dans le temps, sauvé Sa Majesté, grâce à une intervention chirurgicale que d'autres n'osaient envisager ». Nous sommes donc bien loin des anatomistes criminels. Enfin, le musée de cire de « La voiture démoniaque » expose l'acte opératoire de façon

⁷¹ Un peu à l'image du docteur Cornélius, inventeur de la « carnoplastie » et baptisé « le sculpteur de chair humaine ».

spectaculaire : « des chirurgiens en cire jaunie fouillaient dans des ventres ouverts, d'où jaillissaient de monstrueux viscères opalins ».

Tératologie - La tératologie est la science qui étudie les monstres formés *in utero*. Or, ceux de la saga dicksonienne ne relèvent pas, à de rares exceptions près, de cette définition. Il s'agit, en effet, soit d'êtres humains transformés ou grimés, soit de survivants d'époques révolues⁷². Un cas limite apparaît dans l'aventure intitulée « On a tué Mr Parkinson » : certains monstres d'un cirque, la femme-panthère et l'homme-crabe, résultent d'une supercherie. Mais, la fillette-autruche, comme son mari à tête d'âne - tous deux d'origine Aztèque - doivent probablement leurs malformations à un processus de tératogénèse.

Dans « Le temple de fer », les enfants d'une noble famille exilée, recueillis par des tribus mystérieuses descendant des Aztèques, se voient infliger d'horribles mutilations : en particulier, une augmentation du volume crânien induisant un développement excessif du cerveau. De même, le bouddha humain qui apparaît dans « Le chemin des dieux » est un homme dont l'anatomie a été profondément modifiée par des amputations majeures. Ne possédant pas d'appareil digestif, il est contraint de se nourrir de sang humain. Il prélève le liquide vital sur un « orang-lord » de Bornéo, qui le suit fidèlement.

Le cas des survivants du passé apparaît notamment dans « Le lit du diable » : des habitants de l'antique Babylone sont capables de prolonger la vie indéfiniment. Ils adorent, sous le nom de Baal, une gigantesque créature préhistorique « avec des moignons de bras informes terminés par des griffes aiguës, un mufler de ténèbres, une sorte de rostre de scorpion énorme. Les yeux sont cachés dans les replis d'une peau noire et huileuse ».

Zoologie - Le bestiaire dicksonien présente trois caractéristiques essentielles. D'abord, sa composition est extrêmement riche, puisque la plupart des grandes sous-disciplines de la zoologie sont représentées : entomologie, arachnologie, malacologie, ichtyologie, herpétologie, ornithologie, mammalogie ... Ensuite, il fait coexister espèces réelles et imaginaires, revêtant ainsi une coloration fantastique. Enfin, seule une partie du bestiaire participe à l'intrigue, l'autre se trouvant intégrée aux descriptions de la nature. Ce dernier point marque une différence importante avec le *Mystérieux Docteur Cornélius*, dans lequel la faune - bien que minutieusement décrite - constitue surtout un élément de pure érudition, destiné à instruire le lecteur⁷³.

Nous nous limiterons ici à une simple énumération, selon des critères taxinomiques. **Arachnides (araignées et scorpions)** : nous citerons : dans « La terrible nuit du zoo », les redoutables tarentules venimeuses de Sibérie ; dans « Le squelette assassin », une « Katipo d'Australie » à la piqûre mortelle - cette araignée (*Atrodectus Katipo*) existe réellement ; dans « La maison du scorpion », un scorpion monstrueux long de quarante centimètres⁷⁴ ; dans « La terrible nuit du zoo », les redoutables tarentules venimeuses de Sibérie ; **Insectes** : dans « La maison du scorpion » se trouve mentionné l'holoptile vert du cap. Les holoptiles sont des punaises, donc des Hémiptères du sous-ordre des Hétéroptères ; **Myriapodes** : dans « La flèche fantôme », une scolopendre verte originaire de Bornéo sécrète un poison mortel, localisé dans ses crochets ; **Mollusques (Céphalopodes)** : dans « La résurrection de la

⁷² Nous excluons le cas - qui relève de la pathologie - des personnages s'assimilant à des monstres légendaires, comme les vampires ou les loups-garous.

⁷³ Cf, par exemple : gibier, poissons, oiseaux aquatiques, in : LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 4, p. 198-199. Méduses, coraux, méduses, poissons, holothuries, in : *Ibid.*, pp. 261-262. Requin féroce, in : LE ROUGE, Gustave (1975), *op. cit.*, vol. 4, pp. 143-144.

⁷⁴ Au cours de cette enquête de Harry Dickson, une scène se trouve calquée sur les péripéties de deux récits holmésien : « La bande mouchetée » et « l'horreur de Deptford ». Il s'agit de deux cas d'utilisation criminelle de conduits de chauffage ou d'aération, pour envoyer des animaux venimeux - un serpent et une araignée - tuer leur victime. Dans « La maison du scorpion » comme dans « La bande mouchetée », un détective - Tom Wills dans le premier cas, Sherlock Holmes dans le second - retourne la manœuvre contre le coupable.

Gorgone », un poulpe géant au nom imaginaire (*Haplopteutys ferox*)⁷⁵ fascine ses victimes de son regard et les pétrifie lorsqu'ils ont auparavant consommé une certaine algue ; **Poissons** : dans « La maison du scorpion », des silures - ressemblant à des anguilles au cou renflé - peuvent envoyer des décharges électriques ; **Reptiles** : dans « Les trois cercles de l'épouvante », un lézard géant - et sacré - de la forêt malaise se nourrit de limaces ; dans « La maison du scorpion », se trouve évoqué un petit gavial ; dans « Le temple de fer » apparaît un python capable d'attaquer l'Homme ; **Oiseaux** : dans « Le lit du diable » et « Dans les griffes de l'idole noire » sont décrits de beaux oiseaux de mer, appartenant notamment à la faune ailée des îles nordiques ; dans « Le lit du diable » le lecteur apprend l'existence de palmipèdes étranges, macrocéphales, au bec fortement spatulé, aux ailes vestigiales, à la peau cuireuse dénuée de plumes. Ils vivaient dans les lacs souterrains de certains pays ; **Mammifères** : dans « La terrible nuit du zoo », Dickson rencontre un loup blanc de Sibérie, de la taille d'un ours, aux muscles puissants et à la denture impressionnante ; dans « La nuit du marécage », un loup rouge est le compagnon d'une géante polonaise buveuse de sang ; « Le cabinet du docteur Selles » met en scène un énorme chien au pelage fauve, qui dérobe le portefeuille d'un homme mort dans une chambre d'hôtel ; dans « Les nuits effrayantes de Felton » apparaît un « Wuhr », affreuse mais inoffensive chauve-souris nyctalope des montagnes hindoustanes ; dans « Le temple de fer », un tigre « au regard de feu vert » blesse gravement un personnage ; dans « Les étoiles de la mort », des singes apprivoisés fument la cigarette ; dans « On a tué Mr Parkinson », un puma prononce les phrases que lui ont apprises des prêtres aztèques.

Pathologie - Là encore, la réalité se mêle à la fiction, l'ambiguïté se trouvant entretenue par des descriptions cliniques souvent très précises. Les symptômes sont parfois légers ou non pathognomoniques. Ainsi une ancienne reine de beauté, qui occupe un emploi de dactylographe au « club des hommes vilains », voit ses attraits physiques peu à peu disparaître : ses cheveux deviennent cassants, sa vue baisse, ses lèvres se décolorent. Le lecteur apprend ensuite que ses patrons, mus par la jalousie, enlaidissent d'innocentes victimes grâce à des mutilations et des expériences mystérieuses.

Neurologie - Dans « Les trois cercles de l'épouvante », des personnes bien vêtues sont retrouvées dormant dans la rue. Elles semblent, selon l'avis de spécialistes, victimes d'une sorte d'envoûtement. Hospitalisés, les patients sont périodiquement réveillés par des crises de terreur, durant lesquelles ils psalmodient des phrases se référant à trois cercles de couleurs. Le dernier - de teinte rouge - est celui de la mort. Finalement, les six dormeurs décèdent étranglés, leur visage « exprimant une horreur sans nom ». Dickson conclura, après enquête, à une manœuvre criminelle reposant partiellement sur l'hypnose. Cette dernière technique, dans « Le mystère des sept fous », est associée au choc émotionnel provoqué par la vue d'une hideuse « idole vivante » inca : sombrant dans une douce démence, les victimes deviennent alors la proie d'un voleur qui les dépouille de leur fortune.

Psychiatrie - Harry Dickson se trouve confronté à de nombreux cas de dédoublement de la personnalité. Ainsi, dans « La rue de la tête perdue », une patiente est victime de crises épileptiformes, lesquelles évoluent vers un syndrome à la fois dramatique et fantastique : « [Elle] n'était plus la même ; souvent son visage changeait complètement. Elle disait et faisait des choses prodigieuses en ces moments : elle trouvait en un clin d'œil les solutions des problèmes les plus difficiles, elle parlait des langues anciennes qu'elle n'avait jamais apprises, elle dessinait des choses curieuses ou splendides, elle qui ne savait pas tenir un crayon ! Parfois elle nous a plongés dans des abîmes de terreur, car au lieu d'un prodige d'esprit, elle ne devenait qu'un prestige de force brutale : elle rompait comme verre des tiges d'acier, elle soulevait des poids énormes ». Le terme de « tête-perdue » revêt alors, au-delà de sa signification toponymique, une tonalité ironique. Dans « Le dieu inconnu », c'est le maire d'une petite ville qui est victime d'un dédoublement de la personnalité : il s'identifie à un

⁷⁵ Un tel nom latin désignerait plutôt un calmar (ordre des Teuthida, avec par exemple le genre *Architeuthis*).

dieu païen. Durant des crises ressemblant à des bouffées délirantes, il acquiert une force énorme et s'envoie à lui-même des lettres anonymes. Une lutte finit par s'engager entre les deux personnalités du malade. Fuyant pour échapper à ce conflit interne, le malheureux édile monte sur un toit d'où il finit par glisser. Dans le même registre, « Le mystérieux Horle » représente le « double » criminel d'un ancien inspecteur de Scotland Yard : au cours de ses changements de personnalité, l'ex-policier vole des pierres précieuses et retourne bustes et statuettes contre les murs. Les deux dernières altérations de la psyché décrites rappellent les affres du Dr Jekyll, lorsque celui-ci ne maîtrise plus son dédoublement⁷⁶.

D'autre cas de troubles du psychisme apparaissent dans *Les aventures de Harry Dickson*. Par exemple, certains personnages se prennent pour des vampires, dont ils adoptent le comportement. Le *Dracula* (1897) de Bram Stoker (1847-1912) n'est pas loin ... Ainsi, « Le vampire aux yeux rouges » met-il en scène un noble originaire de Bohême, marchant sur la terre de son tombeau dont il leste ses chaussures. Le pseudo-vampire commet des meurtres en série, tranchant par exemple la tête d'un notaire, dont le sang ruisselle sur les marches de la maison du crime. La scène durant laquelle Dickson contemple le portrait du sinistre tueur rappelle celle de Sherlock Holmes examinant avec Watson le portrait peint d'Hugo de Baskerville⁷⁷. Un autre cas de pseudo-vampirisme est décrit dans « La nuit du marécage » : une géante polonaise d'une grande beauté n'est autre qu'une goule buveuse de sang humain, en particulier celui des forçats évadés d'un bagné. Syndrome analogue, la lycanthropie - le malade se croit transformé en loup - apparaît dans « La terrible nuit du zoo » : le cas décrit, étroitement lié aux croyances anciennes de la Sibérie, se trouve associé à une pseudo-rage génératrice d'hydrophobie.

Ophthalmologie - Dans « La maison hantée de Fulham road », un médecin de prison est vitriolé par un détenu. Paralysé dans un premier temps par l'émotion, il devient nyctalope, une particularité sensorielle qu'il exploitera à des fins criminelles.

Électrocution - Harry Dickson a l'occasion d'observer plusieurs cas d'électrocution. Ainsi, dans « La cour d'épouvante », un médecin est trouvé mort dans sa chambre d'hôtel : un jet d'eau conducteur de courant électrique a été projeté par un meurtrier sur le rebord de la fenêtre du praticien. « Les spectres bourreaux » mettent en scène une électrocution particulière : celle d'un homme ayant plongé sa main dans une cavité secrète, aux parois recouvertes de cuivre et dans laquelle a été envoyé un courant électrique. *A contrario*, dans « Les effroyables », un médecin utilise l'électricité à des fins bénéfiques : il relance grâce au courant galvanique les contractions cardiaques d'une victime accidentée dans une centrale électrique. Le médecin renouvelle son exploit quelques temps plus tard, à la demande de Dickson, sur un patient à l'agonie : après ouverture du thorax, il stimule le cœur grâce à une batterie électrique et réussit à sauver le mourant.

Les maladies microbiennes sont très peu évoquées dans *Les aventures de Harry Dickson*. Une contamination volontaire de thé par des bactéries toxigènes apparaît dans « L'île de Mr Rocamir ». Quant à la maladie que transmet le « Moustique bleu », rien n'est précisé

⁷⁶ *L'étrange cas du docteur Jekyll et de Mr. Hyde*, roman publié en 1886 par Robert Louis Stevenson (1850-1894)

⁷⁷ Cf. DOYLE, Conan (1984) « Le chien des Baskerville », in : *Sherlock Holmes, vol. 2*, Paris : Robert Laffont, pp. 268-269. « Holmes attira mon attention sur la vieille peinture que le temps avait recouverte de sa patine (...). Ressemble-t-il à quelqu'un que vous connaissiez ? me demanda Sherlock Holmes. - Il a quelque chose des maxillaires de sir Henry, répondis-je. - Un phénomène de suggestion, probablement. Attendez un instant ! ». Holmes monta sur une chaise et, élevant son bougeoir qu'il tenait de la main gauche, il arrondit son bras sur le portrait, de façon à cacher le large chapeau à plumes et les boucles de cheveux. « Grand Dieu ! » m'écriai-je étonné. Le visage de Stapleton venait de surgir de la toile. Comparons avec le texte de Jean Ray : « Je crois que voici notre homme », dit Dickson en désignant un grand portrait pendu à la muraille. « Qui est-ce, demanda Herr Poppelreiter ? » (...). C'est Jean-Népomucène Dragomin, dernier des seigneurs de ce nom (...). Le chef de la police se tourna vers Harry Dickson. « Vous entendez, Monsieur Dickson, il est mort depuis deux cents ans ». « Je n'en doute guère, dit sèchement le détective. Mais, cela ne change rien à ce que je viens de vous dire ».

quant à son étiologie exacte ou au rôle vectoriel de l'insecte. À titre de comparaison, la « lèpre verte »⁷⁸ joue un rôle important dans *Le Mystérieux docteur Cornélius*.

CONCLUSION

Notre analyse des *Aventures de Harry Dickson* visait à dégager, à partir d'une œuvre longue et d'une grande densité, les particularités relatives à la place et au traitement de la science. Au terme de l'étude ainsi orientée, il est possible de formuler plusieurs constatations d'ordre général :

- la science en cause revêt une double fonctionnalité : d'une part, elle participe à l'avancement du récit, dont elle accroît l'intérêt tout en lui insufflant une tonalité réaliste. D'autre part, elle s'inscrit dans un registre de diffusion des connaissances, traduisant une intention vulgarisatrice de l'écrivain. À ce propos peuvent être citées, par exemple, des données relatives à l'art de la taxidermie, à l'obtention d'un optogramme, aux propriétés physico-chimiques des huiles, ou une longue digression historique sur John Dee. Cependant, il est clair que pour Jean Ray la description d'un fait scientifique vise davantage à densifier l'intérêt du récit qu'à instruire le lecteur. L'écrivain réécrit même l'Histoire - suscitant un étonnant télescopage entre le passé et le présent - dans une aventure où la personnalité de Louis XVI et son attitude durant la Révolution participent au ressort de l'intrigue⁷⁹. Par comparaison, Gustave Le Rouge inclut dans ses romans des données scientifiques plus complètes et plus fiables, donc d'une valeur pédagogique supérieure⁸⁰. Mais, à la différence de Jean Ray, Le Rouge considère l'occultisme comme un moyen aussi efficace que la science pour comprendre le monde.

- dans les *Aventures de Harry Dickson*, Jean Ray fait souvent état de savoirs méconnus, liés à des civilisations exotiques ou disparues. Il laisse ainsi la porte ouverte à une ethnographie culturelle et une archéologie teintées de mystère. La redoutable efficacité des drogues toxiques utilisées par les peuples de l'Orient ou du nouveau monde, par exemple, laisse pressentir l'importance des connaissances cachées. Par ailleurs, la dissolution du fantastique au bénéfice du retour à la réalité laisse subsister des zones de mystère. Les conséquences qu'il faut en tirer sont claires : la recherche scientifique, pour progresser, ne doit pas seulement être prospective, mais aussi rétrospective. Les historiens et les anthropologues, en charge de l'étude des connaissances des civilisations éteintes ou éloignées, seront autant acteurs de progrès que les praticiens des sciences de la matière ou de la vie. Notons que, bien des années après la mort de Jean Ray, l'hypothèse du romancier est devenue réalité : l'utilisation de l'ethnobotanique et de l'ethnopharmacologie, donc de savoirs exotiques et ancestraux, a permis de découvrir des médicaments nouveaux d'origine naturelle - anticancéreux, antiparasitaires, anti-infectieux, etc. Cette direction de recherche est plus que jamais à l'ordre du jour⁸¹.

- le fantastique de l'œuvre se trouve fréquemment associé à des « pseudo-sciences » - magie, alchimie, occultisme -, auxquelles s'oppose la « vraie science ». Celle-ci renvoie au rayon des accessoires de théâtre les miroirs obscurs, les idoles menaçantes ou les temples secrets des cabalistes londoniens. Mais, la « pseudo-science » peut cependant receler certaines vérités, comme l'affirme Dickson : « La science des nécromants est réelle. Nos

⁷⁸ Une dangereuse maladie d'origine microbienne, connue depuis le Moyen-âge. Cf. LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 3, p. 51.

⁷⁹ Dans « La tête à deux sous ».

⁸⁰ Lacassin a dressé une liste impressionnante des « bijoux encyclopédiques » qui émaillent les romans de Le Rouge vulgarisateur. Cf. LACASSIN, Francis (1991). *Op. cit.*, pp. 165-166. Cf. supra la synthèse du diamant artificiel par Henri Moissan et la note 67.

⁸¹ Cf. *Sciences Humaines* (2003) Les savoirs invisibles. De l'ethnoscience aux savoirs ordinaires, n° 137, 138 p.

savants osent bien y faire quelques timides incursions mais, la plupart du temps ils en reviennent défaits et effrayés ». Donc, comme nous recueillons les savoirs cachés des peuples exotiques, nous pourrions nous approprier - mais à quel prix ? - les savoirs occultes des civilisations disparues.

- la saga dicksonienne met en scène l'instrumentalisation des connaissances par les passions humaines, dont les plus viles conduisent à une « science criminelle ». L'une des fameuses « quatrièmes de couvertures » de l'Édition Marabout, auxquelles nous avons souvent eu recours, mentionne d'ailleurs « toute l'horreur des adorateurs du Malin, avides de débauches, de luxure, de crime et d'épouvante »⁸². Effectivement, dans le récit, nombreux sont les exemples d'une participation de la science à l'expression des classiques « péchés capitaux » : notamment l'orgueil, la luxure, la colère - associée à la vengeance - et l'avarice. L'honnêteté comme la raison sont bafouées, tout bascule : « Harry Dickson se trouve aux prises avec des cerveaux de génie déformés par la démence. Du savant docteur Drum aux puissants cabalistes de la capitale britannique, les adversaires du détective jettent dans la mêlée les ressources immenses de leur savoir mis au service des puissances obscures »⁸³. *Les aventures de Harry Dickson* nous rappellent donc, d'une certaine manière, que « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »⁸⁴.

Enfin, notre étude ayant réclamé une immersion profonde dans l'ensemble de la saga fantastico-policrière étudiée, nous y avons trouvé, comme tous ses admirateurs, « beaucoup plus qu'une simple scorie de la civilisation industrielle : l'un des moyens de la supporter »⁸⁵.

⁸² RAY, Jean (1974) *Harry Dickson*, vol. 15, Verviers : Marabout, quatrième de couverture.

⁸³ RAY, Jean (1967) *Harry Dickson*, vol. 3, Verviers : Marabout, 409 p.

⁸⁴ Cette maxime, souvent citée, se trouve dans le *Pantagruel* de Rabelais.

⁸⁵ LACASSIN, Francis (1993). *Mythologie du roman policier*, Paris : Christian Bourgois, p. 28.

RÉSUMÉ - Les aventures de Harry Dickson s'enracinent historiquement dans des enquêtes apocryphes de Sherlock Holmes, qui furent éditées avant la première guerre mondiale sous la forme de « dime novels ». Chargé dans un premier temps de traduire ces récits en Français, Jean Ray décida rapidement d'écrire ses propres textes, au total plus d'une centaine entre 1933 et 1940. Ceux-ci introduisirent une dimension fantastique et angoissante dans le roman policier. La demande croissante du public incita, à partir des années 1960, diverses maisons d'édition à publier plus ou moins complètement les aventures de Harry Dickson.

Dans ces récits au style littéraire caractéristique, le détective quitte son logis de Baker Street pour mener ses enquêtes en compagnie de son élève Tom Wills et du superintendant Goodfield de Scotland Yard. Le plus souvent, l'histoire se déroule au Royaume Uni, principalement à Londres où affluent des malfaiteurs venus du Monde entier. Au cours de ses enquêtes, Dickson côtoie des êtres ou des phénomènes inquiétants ou monstrueux, qui semblent mettre en défaut les lois de la nature et de la raison. Il doit donc dépasser les apparences, pour ramener le fantastique à la réalité, faire tomber les masques et livrer les coupables à la justice.

La science se trouve étroitement mêlée au crime et à l'enquête, comme nous avons pu le mettre en évidence de deux manières : d'une part, grâce à l'analyse d'un exemple démonstratif de récit. D'autre part, grâce à l'étude des « lieux de connaissance » - incluant les expéditions lointaines, les musées et expositions, les laboratoires, la documentation, l'enseignement et la recherche - avant d'envisager la question des disciplines scientifiques. Pratiquement toutes les disciplines majeures - certaines classiquement mises en œuvre en criminologie - sont présentes dans les aventures de Harry Dickson : médecine légale, balistique, toxicologie, chimie, pharmacie, mathématiques, mécanique, physique, zoologie, anatomie, tératologie, pathologie, psychiatrie, minéralogie, physique du globe, ethnologie, histoire, archéologie, géographie, littérature et philologie. Le nombre de disciplines convoquées est assez variable en fonction des récits : notre étude s'est donc limitée aux sciences mathématiques, de la matière, de la vie, de la santé et de la Terre, dont la place et le rôle ont été situés dans le contexte du récit étudié.

ABSTRACT - *The adventures of Harry Dickson* have their origin in a series of apocryphal Sherlock Holmes stories, which were published in the form of 'dime novels' before the First World War. Initially, Jean Ray was supposed to translate these short stories into French, but he soon decided to write his own, coming up with more than a hundred between 1933 and 1940. These stories introduced elements of fantasy and a disturbing atmosphere into the detective genre. Increasing demand led several publishing companies to publish the more or less complete adventures of Harry Dickson starting in the 1960s.

In these stories, written in a characteristic literary style, the detective leaves his home in Baker Street to make his inquiries, accompanied by his disciple Tom Wills and superintendent Goodfield from *Scotland Yard*. Most often, the stories take place in the United Kingdom, mainly in London, the preferred destination for criminals from around the world. During his inquiries, Dickson deals with frightening or monstrous people or phenomena that seem to break the laws of nature and reason. Therefore, Dickson has to get behind the appearances in order to transform the supernatural back into reality, unmasking the impostors and handing the guilty parties over to the authorities.

Science is strongly linked to both the crimes and the investigations. We demonstrate this connection in two ways. First, we consider the 'sites of knowledge', evoking far-flung expeditions, museums and their displays, laboratories, scientific literature, and the University - both its teaching and its research. Next we consider the academic disciplines involved: forensic medicine, ballistics, toxicology, chemistry, mineralogy, geophysics, pharmacy, mathematics, anatomy, teratology, mechanics, physics, zoology, pathology, psychiatry, ethnology, history, archaeology, geography, literature and philology. The number of academic disciplines that are brought up varies a great deal between the different stories. Here, we limit our analysis to mathematics, the physical sciences, the life sciences, the health sciences and the geo-sciences. We analyse the role played by these disciplines and situate them in the context of the work under consideration.

RÉFÉRENCES

- ANONYME (2010) Qui lit quoi ? Les préférences littéraires des Français, *Sciences Humaines*, 2010, n°218, pp. 44-45.
- BARILLIER, Étienne (2006) *Les nombreuses vies de Fantômas*, Lyon : Les Moutons électriques, 404 p
- BARONIAN, Jean-Baptiste. (1984). Harry Dickson, mode d'action, in : RAY J., *Trois aventures inconnues de Harry Dickson*, vol. 1, Paris : NéO, pp. 5-7.
- BARONIAN, Jean-Baptiste. (1984). Jean Ray, écrivain à géométrie variable, in : RAY J., *Trois aventures inconnues de Harry Dickson*, vol. 2, Paris : NéO, pp. 5-8.
- BARONIAN, Jean-Baptiste (1985) Harry Dickson ou les leurres du fantastique, in : RAY, Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 5, pp. 7-9.
- BARONIAN, Jean-Baptiste et LEVIC, Françoise (1981) *Jean Ray - L'archange fantastique*, Paris : Librairie des Champs Élysées, 206 p.
- CARION, Jacques (1985) Harry Dickson ou l'enquête fantastique, in : RAY, Jean - *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 8, pp. 9-11.
- COUÉGNAS, Daniel (2001) *Fictions, énigmes, images*, Limoges : Pulim, pp. 47-57.
- CHLASTACZ, Michel (1994) Les trains de Fantômas, *La Vie du Rail*, n°2457, pp. 12-25.
- DÔLE, Gérard, (1983) « Préface », in : *Les aventures de Harry Dickson. Le professeur Flax, monstre humain*, tome premier, Troesnes : Corps 9 éditions, pp. 7-16.
- DOYLE, Conan (1984) « L'aventure du pied du diable », in : *Sherlock Holmes, vol. 2*, Bouquins, Paris : Robert Laffont, pp. 647-668.
- DOYLE, Conan (1984) « Le chien des Baskerville », in : *Sherlock Holmes, vol. 2*, Bouquins, Paris : Robert Laffont, pp. 268-269.
- DUBOIS, Jacques (1985) Naissance du récit policier, in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, pp. 47-55.
- DUBOIS, Jacques (2005) *Le roman policier ou la modernité*, Paris : Armand Colin, 235 p.
- FUZIER, Nadia (1996) Remarques autour de la série Les Aventures de Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain, mémoire de maîtrise, Paris VI Sorbonne, 77 p.
- GARÇON, Anne-Françoise (2000) Fantômas 1911. L'imaginaire électrique dans le roman populaire, in : Utopies et électricité, *Bulletin d'Histoire de l'électricité*, n°35, pp. 177-196.
- GERBER, Samuel (1983) *Chemistry and crime : from Sherlock Holmes to today's Courtroom*, Washington : American Chemical Society, 158 p.
- GRAHAM, R. P. (1945) Sherlock Holmes : analytical chemist, *Journal of Chemical Education*, vol. 22, n°10, pp. 508-510.
- GRANCHER, Philippe (1985) Harry Dickson ou le détective prométhéen, in : RAY, Jean, JEAN, Jean-François (1985), Jean Ray, le sensuel, in : RAY, Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 13, pp. 7-8
- JULIEN, Pierre (2004) Agatha Christie, experte en toxicologie, *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, n° 341, p. 148.
- LACASSIN, Francis, « Le sabbat des vieilles dames », in : RAY, Jean (1971) *Harry Dickson*, vol. 10, Verviers : Marabout, « Témoignage » (fin de volume, supplément non paginé).
- LACASSIN, Francis (1991). *À la recherche de l'empire caché*, Paris : Julliard, 366 p.
- LAVERGNE, Elsa de (2009) *La naissance du roman policier français - Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris : Garnier, 413 p.
- LE ROUGE, Gustave (1975) *Le mystérieux docteur Cornélius*, collection 10/18, Paris : Union Générale d'Éditions, vol. 1, 316 p., vol. 2, 315 p., vol. 3, 441 p., vol 4, 444 p.
- LEBIGRE, Arlette (2006) 1679-1682, *L'affaire des poisons*, Paris : Complexes, 173 p.
- LOMAS, Robert (2002) *L'invisible Collège*, Paris : Dervy, 360 p.
- LOUS, Alexandre (1985) Harry Dickson, l'homme de Londres, in : RAY, Jean (1985) *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 10, pp. 7-9.
- MELLOT Philippe (1997) *Les maîtres du mystère - 1907-1914*, Mantes-la-Jolie : Michèle Trinckvel, 112 p.

- MELLOT Philippe (1997) *Les maîtres du fantastique et de la science-fiction - 1907-1959*, Mantes-la-Jolie : Michèle Trinckvel, 112 p.
- O'BRIEN, James (1993) What Kind of Chemist was Sherlock Holmes ? *Chemistry and Industry*. no. 11, pp. 394-398.
- PETITFILS, Jean-Christian (2010) *L'affaire des poisons - Crime et sorcellerie au temps du Roi-Soleil*, Paris : Perrin, 380 p.
- POSTEL, Claude, (1995) *John Dee, le mage de la ruelle d'or*, Paris : Les Belles Lettres, 345 p.
- QUÉTEL, Claude (2007) *Une ombre sur le Roi-Soleil - L'affaire des poisons*, Paris : Larousse, 287 p.
- RAY, Jean (1967) *Harry Dickson*, vol. 3, 4 et 5, Verviers : Marabout, 409 p., 408 p et 412 p.
- RAY, Jean (1968) *Harry Dickson*, vol. 8, Verviers : Marabout, 407 p.
- RAY, Jean (1970) *Harry Dickson*, vol. 10, Verviers, 370 p.
- RAY, Jean (1971) *Harry Dickson*, vol. 9, Verviers : Marabout, 369 p.
- RAY, Jean (1974) *Harry Dickson*, vol. 15, Verviers : Marabout, 375 p.
- RAY, Jean (1980) *Harry Dickson*, vol. 2, Paris : Librairie des Champs-Élysées, 220 p.
- RAY, Jean (1984-1986) *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, 21 volumes.
- RAY, Jean (1985) *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 9, pp. 7-9.
- RAY, Jean. (2001) - *Malpertuis - Les contes du whisky - Autres histoires noires et fantastiques*, Tournai : La Renaissance du livre, pp. 297-103.
- RAY, Jean (2007) *Jack de minuit*, Bruxelles : Le Cri, 157 p.
- RAY, Jean et VAN HAGELAND, Albert (1974) - *Bestiaire fantastique*, Verviers : Marabout, 184 p.
- TOWARNICKI, Frédéric de, LEUTRAT, Jean-Louis, LIANDRAT-GUIGUES, Suzanne et MET, Philippe (2007), *Les aventures de Harry Dickson. Scénario de Frédéric de Towarnicki pour un film (non réalisé) par Alain Resnais*, Nantes : Capricci, 367 p.
- VAN HERP, Jacques (1970) « La naissance des Harry Dickson » in : RAY, Jean, *Harry Dickson*, vol. 9, Verviers (fin de volume, supplément non paginé).
- VAN HERP, Jacques (1981-1983) *Harry Dickson*, collection « Idées et autres », 2 vol., Bruxelles : Recto-Verso, 232 p.
- VAN HERP, Jacques (1985), Harry Dickson et les femmes, in : RAY, Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 6, pp. 7-11.
- VARENDE, Yves (1996) *Sherlock Holmes revient*, Paris : Fleuve noir, pp. 8-33.
- VERNES, Henri (1985) « Ma route avec Harry Dickson », in : RAY Jean, *Harry Dickson - L'intégrale*, Paris : NéO, vol. 7, pp. 7-12.
- VERNES, Henri (1966) « Préface », in : RAY, J - *Harry Dickson - Cinq aventures intégrales*, Verviers : Marabout, pp. 6-7.
- VERNES, Jules (1990) *Le Village aérien. Les Frères Kip*, Paris : Hachette,
- WAGNER E. J. (2006) *The science of Sherlock Holmes, From Baskerville Hall to the Valley of Fear, the Real Forensics Behind the Great Detective's Greatest Cases*, Hoboken : John Wiley & Sons, 256 p.